

De l'exil à l'errance

De l'exil à l'errance

De l'exil à l'errance

De l'exil à l'errance

Collection « Psychanalyse et clinique »
fondée par Jean Bergès (†),
dirigée par Marika Bergès-Bounes et Jean-Marie Forget
Que peut-il être transmis dans la clinique de la psychanalyse ?
Ce qui peut en être théorisé.
Cette collection se propose de mettre le désir de l'analyste
à l'épreuve de ce transfert.

Parmi les titres déjà parus

Virginie Martin-Lavaud
Le monstre dans la vie psychique de l'enfant

Jean-Marie Forget
*Les troubles du comportement :
où est l'embrouille ?*

Nazir Hamad
Adoption et parenté : questions actuelles

Graciela Cullere-Crespin
*L'épopée symbolique du nouveau-né
De la rencontre primordiale aux signes de souffrance précoce*

Gabriel Balbo, Jean Bergès
Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse

Jean Bergès
*Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse
Leçons cliniques d'un psychanalyste d'enfants*

Sous la direction de Marika Bergès-Bounes,
Jean-Marie Forget, Catherine Ferron
Actualité de la psychanalyse chez l'enfant et chez l'adolescent

Nazir Hamad, Thierry Najman
*Malaise dans la famille
Entretiens sur la psychanalyse de l'enfant*

Jean-Marie Forget
*L'adolescent face à ses actes... et aux autres
Une clinique de l'acte*

Collection « Psychanalyse et clinique »
fondée par Jean Bergès (†),
dirigée par Marika Bergès-Bounes et Jean-Marie Forget
Que peut-il être transmis dans la clinique de la psychanalyse ?
Ce qui peut en être théorisé.
Cette collection se propose de mettre le désir de l'analyste
à l'épreuve de ce transfert.

Parmi les titres déjà parus

Virginie Martin-Lavaud
Le monstre dans la vie psychique de l'enfant

Jean-Marie Forget
*Les troubles du comportement :
où est l'embrouille ?*

Nazir Hamad
Adoption et parenté : questions actuelles

Graciela Cullere-Crespin
*L'épopée symbolique du nouveau-né
De la rencontre primordiale aux signes de souffrance précoce*

Gabriel Balbo, Jean Bergès
Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse

Jean Bergès
*Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse
Leçons cliniques d'un psychanalyste d'enfants*

Sous la direction de Marika Bergès-Bounes,
Jean-Marie Forget, Catherine Ferron
Actualité de la psychanalyse chez l'enfant et chez l'adolescent

Nazir Hamad, Thierry Najman
*Malaise dans la famille
Entretiens sur la psychanalyse de l'enfant*

Jean-Marie Forget
*L'adolescent face à ses actes... et aux autres
Une clinique de l'acte*

Collection « Psychanalyse et clinique »
fondée par Jean Bergès (†),
dirigée par Marika Bergès-Bounes et Jean-Marie Forget
Que peut-il être transmis dans la clinique de la psychanalyse ?
Ce qui peut en être théorisé.
Cette collection se propose de mettre le désir de l'analyste
à l'épreuve de ce transfert.

Parmi les titres déjà parus

Virginie Martin-Lavaud
Le monstre dans la vie psychique de l'enfant

Jean-Marie Forget
*Les troubles du comportement :
où est l'embrouille ?*

Nazir Hamad
Adoption et parenté : questions actuelles

Graciela Cullere-Crespin
*L'épopée symbolique du nouveau-né
De la rencontre primordiale aux signes de souffrance précoce*

Gabriel Balbo, Jean Bergès
Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse

Jean Bergès
*Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse
Leçons cliniques d'un psychanalyste d'enfants*

Sous la direction de Marika Bergès-Bounes,
Jean-Marie Forget, Catherine Ferron
Actualité de la psychanalyse chez l'enfant et chez l'adolescent

Nazir Hamad, Thierry Najman
*Malaise dans la famille
Entretiens sur la psychanalyse de l'enfant*

Jean-Marie Forget
*L'adolescent face à ses actes... et aux autres
Une clinique de l'acte*

Collection « Psychanalyse et clinique »
fondée par Jean Bergès (†),
dirigée par Marika Bergès-Bounes et Jean-Marie Forget
Que peut-il être transmis dans la clinique de la psychanalyse ?
Ce qui peut en être théorisé.
Cette collection se propose de mettre le désir de l'analyste
à l'épreuve de ce transfert.

Parmi les titres déjà parus

Virginie Martin-Lavaud
Le monstre dans la vie psychique de l'enfant

Jean-Marie Forget
*Les troubles du comportement :
où est l'embrouille ?*

Nazir Hamad
Adoption et parenté : questions actuelles

Graciela Cullere-Crespin
*L'épopée symbolique du nouveau-né
De la rencontre primordiale aux signes de souffrance précoce*

Gabriel Balbo, Jean Bergès
Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse

Jean Bergès
*Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse
Leçons cliniques d'un psychanalyste d'enfants*

Sous la direction de Marika Bergès-Bounes,
Jean-Marie Forget, Catherine Ferron
Actualité de la psychanalyse chez l'enfant et chez l'adolescent

Nazir Hamad, Thierry Najman
*Malaise dans la famille
Entretiens sur la psychanalyse de l'enfant*

Jean-Marie Forget
*L'adolescent face à ses actes... et aux autres
Une clinique de l'acte*

Marie-Jeanne Segers

De l'exil à l'errance

Psychanalyse et clinique



Marie-Jeanne Segers

De l'exil à l'errance

Psychanalyse et clinique



Extrait de la publication

Marie-Jeanne Segers

De l'exil à l'errance

Psychanalyse et clinique



Marie-Jeanne Segers

De l'exil à l'errance

Psychanalyse et clinique

érès

Extrait de la publication

Je remercie tout particulièrement Marine Gérard,
sans laquelle ce livre n'aurait pas vu le jour.

Je remercie également pour leurs patientes lectures
et leurs encouragements Raymond Aron, Marika Bergès-Bounes,
Olivier Douville, Jean Florence, Jean-Marie Forget, Anne Malfait,
Charles Melman et Martin Petras.

Illustration de la couverture :
Constantin Beine
www.enclume-animation.com

Réalisation de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1910-3
Première édition © Éditions érès 2009
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Je remercie tout particulièrement Marine Gérard,
sans laquelle ce livre n'aurait pas vu le jour.

Je remercie également pour leurs patientes lectures
et leurs encouragements Raymond Aron, Marika Bergès-Bounes,
Olivier Douville, Jean Florence, Jean-Marie Forget, Anne Malfait,
Charles Melman et Martin Petras.

Illustration de la couverture :
Constantin Beine
www.enclume-animation.com

Réalisation de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1910-3
Première édition © Éditions érès 2009
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Je remercie tout particulièrement Marine Gérard,
sans laquelle ce livre n'aurait pas vu le jour.

Je remercie également pour leurs patientes lectures
et leurs encouragements Raymond Aron, Marika Bergès-Bounes,
Olivier Douville, Jean Florence, Jean-Marie Forget, Anne Malfait,
Charles Melman et Martin Petras.

Illustration de la couverture :
Constantin Beine
www.enclume-animation.com

Réalisation de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1910-3
Première édition © Éditions érès 2009
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Je remercie tout particulièrement Marine Gérard,
sans laquelle ce livre n'aurait pas vu le jour.

Je remercie également pour leurs patientes lectures
et leurs encouragements Raymond Aron, Marika Bergès-Bounes,
Olivier Douville, Jean Florence, Jean-Marie Forget, Anne Malfait,
Charles Melman et Martin Petras.

Illustration de la couverture :
Constantin Beine
www.enclume-animation.com

Réalisation de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1910-3
Première édition © Éditions érès 2009
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction.....	7
1. Actualité de l'exil.....	15
QU'EST-CE QUE L'EXIL ?.....	15
<i>Le sujet dépersonnalisé</i>	16
<i>Le contexte actuel</i>	42
LES DISCOURS DE LA PSYCHANALYSE.....	54
<i>Un des quatre discours</i>	55
<i>La psychanalyse : un nœud borroméen en fil rouge</i>	61
<i>Dialectique : individu social sujet</i>	62
<i>Un discours sur la psychanalyse n'est pas la psychanalyse</i>	64
<i>Actualité de la clinique d'inspiration analytique en situation extrême</i>	69
<i>La lettre</i>	73
L'EXIL ET LES LANGUES.....	81
<i>L'exil intime, exilés de l'intime</i>	82
<i>La transmission humaine est langagière ou n'est pas</i>	84
<i>Remarques sur la destruction du sujet</i>	87
<i>Errance</i>	91
<i>Le sujet est ce qui manque au savoir</i>	96
<i>L'altérité</i>	101
DE L'EXIL RÉUSSI.....	105
<i>Julia Kristeva</i>	105

Table des matières

Introduction.....	7
1. Actualité de l'exil.....	15
QU'EST-CE QUE L'EXIL ?.....	15
<i>Le sujet dépersonnalisé</i>	16
<i>Le contexte actuel</i>	42
LES DISCOURS DE LA PSYCHANALYSE.....	54
<i>Un des quatre discours</i>	55
<i>La psychanalyse : un nœud borroméen en fil rouge</i>	61
<i>Dialectique : individu social sujet</i>	62
<i>Un discours sur la psychanalyse n'est pas la psychanalyse</i>	64
<i>Actualité de la clinique d'inspiration analytique en situation extrême</i>	69
<i>La lettre</i>	73
L'EXIL ET LES LANGUES.....	81
<i>L'exil intime, exilés de l'intime</i>	82
<i>La transmission humaine est langagière ou n'est pas</i>	84
<i>Remarques sur la destruction du sujet</i>	87
<i>Errance</i>	91
<i>Le sujet est ce qui manque au savoir</i>	96
<i>L'altérité</i>	101
DE L'EXIL RÉUSSI.....	105
<i>Julia Kristeva</i>	105

Table des matières

Introduction.....	7
1. Actualité de l'exil.....	15
QU'EST-CE QUE L'EXIL ?.....	15
<i>Le sujet dépersonnalisé</i>	16
<i>Le contexte actuel</i>	42
LES DISCOURS DE LA PSYCHANALYSE.....	54
<i>Un des quatre discours</i>	55
<i>La psychanalyse : un nœud borroméen en fil rouge</i>	61
<i>Dialectique : individu social sujet</i>	62
<i>Un discours sur la psychanalyse n'est pas la psychanalyse</i>	64
<i>Actualité de la clinique d'inspiration analytique en situation extrême</i>	69
<i>La lettre</i>	73
L'EXIL ET LES LANGUES.....	81
<i>L'exil intime, exilés de l'intime</i>	82
<i>La transmission humaine est langagière ou n'est pas</i>	84
<i>Remarques sur la destruction du sujet</i>	87
<i>Errance</i>	91
<i>Le sujet est ce qui manque au savoir</i>	96
<i>L'altérité</i>	101
DE L'EXIL RÉUSSI.....	105
<i>Julia Kristeva</i>	105

Table des matières

Introduction.....	7
1. Actualité de l'exil.....	15
QU'EST-CE QUE L'EXIL ?.....	15
<i>Le sujet dépersonnalisé</i>	16
<i>Le contexte actuel</i>	42
LES DISCOURS DE LA PSYCHANALYSE.....	54
<i>Un des quatre discours</i>	55
<i>La psychanalyse : un nœud borroméen en fil rouge</i>	61
<i>Dialectique : individu social sujet</i>	62
<i>Un discours sur la psychanalyse n'est pas la psychanalyse</i>	64
<i>Actualité de la clinique d'inspiration analytique en situation extrême</i>	69
<i>La lettre</i>	73
L'EXIL ET LES LANGUES.....	81
<i>L'exil intime, exilés de l'intime</i>	82
<i>La transmission humaine est langagière ou n'est pas</i>	84
<i>Remarques sur la destruction du sujet</i>	87
<i>Errance</i>	91
<i>Le sujet est ce qui manque au savoir</i>	96
<i>L'altérité</i>	101
DE L'EXIL RÉUSSI.....	105
<i>Julia Kristeva</i>	105

<i>Les « enfants de l'apatride »</i>	112
<i>Romain Gary</i>	117
<i>La langue est la patrie de l'exilé</i>	119
2. Questions de psychanalyse ou la psychanalyse en questions	121
TRANSMISSION ET ANALOGIES.....	122
<i>La transmission</i>	122
ANALOGIES.....	139
<i>Aphasie et exil</i>	140
<i>Adolescence et exil : un passage</i>	158
<i>Psychoses et exil</i>	159
L'ÉQUIVOQUE DU SUJET.....	173
<i>Le sujet à l'Université</i>	174
<i>Le sujet et la psychanalyse</i>	178
<i>Une archéologie du sujet</i>	180
<i>Le trait du cas</i>	183
<i>Le sujet et les langues</i>	187
<i>L'enseignement de Lacan</i>	190
<i>La différence de la psychanalyse</i>	191
<i>Le lieu du sujet</i>	195
LE TRAUMATISME.....	199
<i>La victime contemporaine</i>	201
<i>Exil et traumatisme</i>	202
<i>La réponse thérapeutique providentielle</i>	204
<i>La preuve par la parole</i>	205
<i>Un redoublement du trauma</i>	208
<i>L'antinomie</i>	210
LA MÉLANCOLISATION DU LIEN SOCIAL.....	215
<i>Sous les yeux de tous...</i>	216
<i>La mélancolie</i>	218
<i>La mélancolisation du lien</i>	220
<i>Corps</i>	223
<i>Un lieu « sans lieu » : la topologie mélancolique</i>	225
<i>La honte, la haine, la colère</i>	229

<i>Les « enfants de l'apatride »</i>	112
<i>Romain Gary</i>	117
<i>La langue est la patrie de l'exilé</i>	119
2. Questions de psychanalyse ou la psychanalyse en questions	121
TRANSMISSION ET ANALOGIES.....	122
<i>La transmission</i>	122
ANALOGIES.....	139
<i>Aphasie et exil</i>	140
<i>Adolescence et exil : un passage</i>	158
<i>Psychoses et exil</i>	159
L'ÉQUIVOQUE DU SUJET.....	173
<i>Le sujet à l'Université</i>	174
<i>Le sujet et la psychanalyse</i>	178
<i>Une archéologie du sujet</i>	180
<i>Le trait du cas</i>	183
<i>Le sujet et les langues</i>	187
<i>L'enseignement de Lacan</i>	190
<i>La différence de la psychanalyse</i>	191
<i>Le lieu du sujet</i>	195
LE TRAUMATISME.....	199
<i>La victime contemporaine</i>	201
<i>Exil et traumatisme</i>	202
<i>La réponse thérapeutique providentielle</i>	204
<i>La preuve par la parole</i>	205
<i>Un redoublement du trauma</i>	208
<i>L'antinomie</i>	210
LA MÉLANCOLISATION DU LIEN SOCIAL.....	215
<i>Sous les yeux de tous...</i>	216
<i>La mélancolie</i>	218
<i>La mélancolisation du lien</i>	220
<i>Corps</i>	223
<i>Un lieu « sans lieu » : la topologie mélancolique</i>	225
<i>La honte, la haine, la colère</i>	229

<i>Les « enfants de l'apatride »</i>	112
<i>Romain Gary</i>	117
<i>La langue est la patrie de l'exilé</i>	119
2. Questions de psychanalyse ou la psychanalyse en questions	121
TRANSMISSION ET ANALOGIES.....	122
<i>La transmission</i>	122
ANALOGIES.....	139
<i>Aphasie et exil</i>	140
<i>Adolescence et exil : un passage</i>	158
<i>Psychoses et exil</i>	159
L'ÉQUIVOQUE DU SUJET.....	173
<i>Le sujet à l'Université</i>	174
<i>Le sujet et la psychanalyse</i>	178
<i>Une archéologie du sujet</i>	180
<i>Le trait du cas</i>	183
<i>Le sujet et les langues</i>	187
<i>L'enseignement de Lacan</i>	190
<i>La différence de la psychanalyse</i>	191
<i>Le lieu du sujet</i>	195
LE TRAUMATISME.....	199
<i>La victime contemporaine</i>	201
<i>Exil et traumatisme</i>	202
<i>La réponse thérapeutique providentielle</i>	204
<i>La preuve par la parole</i>	205
<i>Un redoublement du trauma</i>	208
<i>L'antinomie</i>	210
LA MÉLANCOLISATION DU LIEN SOCIAL.....	215
<i>Sous les yeux de tous...</i>	216
<i>La mélancolie</i>	218
<i>La mélancolisation du lien</i>	220
<i>Corps</i>	223
<i>Un lieu « sans lieu » : la topologie mélancolique</i>	225
<i>La honte, la haine, la colère</i>	229

<i>Les « enfants de l'apatride »</i>	112
<i>Romain Gary</i>	117
<i>La langue est la patrie de l'exilé</i>	119
2. Questions de psychanalyse ou la psychanalyse en questions	121
TRANSMISSION ET ANALOGIES.....	122
<i>La transmission</i>	122
ANALOGIES.....	139
<i>Aphasie et exil</i>	140
<i>Adolescence et exil : un passage</i>	158
<i>Psychoses et exil</i>	159
L'ÉQUIVOQUE DU SUJET.....	173
<i>Le sujet à l'Université</i>	174
<i>Le sujet et la psychanalyse</i>	178
<i>Une archéologie du sujet</i>	180
<i>Le trait du cas</i>	183
<i>Le sujet et les langues</i>	187
<i>L'enseignement de Lacan</i>	190
<i>La différence de la psychanalyse</i>	191
<i>Le lieu du sujet</i>	195
LE TRAUMATISME.....	199
<i>La victime contemporaine</i>	201
<i>Exil et traumatisme</i>	202
<i>La réponse thérapeutique providentielle</i>	204
<i>La preuve par la parole</i>	205
<i>Un redoublement du trauma</i>	208
<i>L'antinomie</i>	210
LA MÉLANCOLISATION DU LIEN SOCIAL.....	215
<i>Sous les yeux de tous...</i>	216
<i>La mélancolie</i>	218
<i>La mélancolisation du lien</i>	220
<i>Corps</i>	223
<i>Un lieu « sans lieu » : la topologie mélancolique</i>	225
<i>La honte, la haine, la colère</i>	229

PENSER LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE ET LE CHAMP SOCIAL	232
« <i>Le deuxième malaise dans la culture</i> »	234
<i>Les lois du langage</i>	237
<i>Le discours</i>	241
<i>L'institution de l'humain</i>	242
<i>L'identité</i>	246
<i>L'altérité</i>	247
3. Récit clinique et récits divers	251
COMMENTAIRE D'UN RÉCIT CLINIQUE	251
<i>La question du sujet</i>	258
<i>La question du Père</i>	261
<i>Les questions de la fidélité ou du désaveu</i> <i>des origines</i>	262
<i>La question de l'intolérance</i>	262
RÉCITS ACTUELS	264
<i>L'identification par une langue commune</i>	264
<i>Opposition entre les cultures</i>	267
<i>Intégration des cultures par la parole</i>	270
<i>La langue n'existe pas</i>	273
<i>Et encore...</i>	275
<i>Cela n'arrive pas qu'aux autres</i>	279
Conclusion	283
Bibliographie	295

PENSER LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE ET LE CHAMP SOCIAL	232
« <i>Le deuxième malaise dans la culture</i> »	234
<i>Les lois du langage</i>	237
<i>Le discours</i>	241
<i>L'institution de l'humain</i>	242
<i>L'identité</i>	246
<i>L'altérité</i>	247
3. Récit clinique et récits divers	251
COMMENTAIRE D'UN RÉCIT CLINIQUE	251
<i>La question du sujet</i>	258
<i>La question du Père</i>	261
<i>Les questions de la fidélité ou du désaveu</i> <i>des origines</i>	262
<i>La question de l'intolérance</i>	262
RÉCITS ACTUELS	264
<i>L'identification par une langue commune</i>	264
<i>Opposition entre les cultures</i>	267
<i>Intégration des cultures par la parole</i>	270
<i>La langue n'existe pas</i>	273
<i>Et encore...</i>	275
<i>Cela n'arrive pas qu'aux autres</i>	279
Conclusion	283
Bibliographie	295

PENSER LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE ET LE CHAMP SOCIAL	232
« <i>Le deuxième malaise dans la culture</i> »	234
<i>Les lois du langage</i>	237
<i>Le discours</i>	241
<i>L'institution de l'humain</i>	242
<i>L'identité</i>	246
<i>L'altérité</i>	247
3. Récit clinique et récits divers	251
COMMENTAIRE D'UN RÉCIT CLINIQUE	251
<i>La question du sujet</i>	258
<i>La question du Père</i>	261
<i>Les questions de la fidélité ou du désaveu</i> <i>des origines</i>	262
<i>La question de l'intolérance</i>	262
RÉCITS ACTUELS	264
<i>L'identification par une langue commune</i>	264
<i>Opposition entre les cultures</i>	267
<i>Intégration des cultures par la parole</i>	270
<i>La langue n'existe pas</i>	273
<i>Et encore...</i>	275
<i>Cela n'arrive pas qu'aux autres</i>	279
Conclusion	283
Bibliographie	295

PENSER LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE ET LE CHAMP SOCIAL	232
« <i>Le deuxième malaise dans la culture</i> »	234
<i>Les lois du langage</i>	237
<i>Le discours</i>	241
<i>L'institution de l'humain</i>	242
<i>L'identité</i>	246
<i>L'altérité</i>	247
3. Récit clinique et récits divers	251
COMMENTAIRE D'UN RÉCIT CLINIQUE	251
<i>La question du sujet</i>	258
<i>La question du Père</i>	261
<i>Les questions de la fidélité ou du désaveu</i> <i>des origines</i>	262
<i>La question de l'intolérance</i>	262
RÉCITS ACTUELS	264
<i>L'identification par une langue commune</i>	264
<i>Opposition entre les cultures</i>	267
<i>Intégration des cultures par la parole</i>	270
<i>La langue n'existe pas</i>	273
<i>Et encore...</i>	275
<i>Cela n'arrive pas qu'aux autres</i>	279
Conclusion	283
Bibliographie	295

Introduction

*« Nous ne cesserons pas notre exploration
Et le terme de notre quête
Sera d'arriver là d'où nous étions partis
Et de savoir le lieu pour la première fois
À travers la grille inconnue, remémorée
Quand le dernier morceau de terre à découvrir
Sera celui par quoi nous avons commencé... »*

Quatre Quatuors, T.S. Eliot

Ce travail rassemble différentes parties d'un projet d'écrire à partir de quarante ans de psychanalyse. Depuis notre voyage d'étudiants à Paris avec J. Schotte, en écoutant Lacan parler du « Pari de Pascal », j'ai découvert la psychanalyse et le désir de lire les œuvres de Freud. L'exil a profondément marqué mon expérience par la rupture de l'évidence du *même* qu'il introduisit. À ce titre, le style de Lacan est providentiel, non seulement parce qu'il apporte d'autres symboles, mais parce qu'il ouvre la faille symbolique opérant un ébranlement du sens, un renversement d'anciennes lectures. Initiation incomparable à l'écoute clinique, la lecture de Lacan

Introduction

*« Nous ne cesserons pas notre exploration
Et le terme de notre quête
Sera d'arriver là d'où nous étions partis
Et de savoir le lieu pour la première fois
À travers la grille inconnue, remémorée
Quand le dernier morceau de terre à découvrir
Sera celui par quoi nous avons commencé... »*

Quatre Quatuors, T.S. Eliot

Ce travail rassemble différentes parties d'un projet d'écrire à partir de quarante ans de psychanalyse. Depuis notre voyage d'étudiants à Paris avec J. Schotte, en écoutant Lacan parler du « Pari de Pascal », j'ai découvert la psychanalyse et le désir de lire les œuvres de Freud. L'exil a profondément marqué mon expérience par la rupture de l'évidence du *même* qu'il introduisit. À ce titre, le style de Lacan est providentiel, non seulement parce qu'il apporte d'autres symboles, mais parce qu'il ouvre la faille symbolique opérant un ébranlement du sens, un renversement d'anciennes lectures. Initiation incomparable à l'écoute clinique, la lecture de Lacan

Introduction

*« Nous ne cesserons pas notre exploration
Et le terme de notre quête
Sera d'arriver là d'où nous étions partis
Et de savoir le lieu pour la première fois
À travers la grille inconnue, remémorée
Quand le dernier morceau de terre à découvrir
Sera celui par quoi nous avons commencé... »*

Quatre Quatuors, T.S. Eliot

Ce travail rassemble différentes parties d'un projet d'écrire à partir de quarante ans de psychanalyse. Depuis notre voyage d'étudiants à Paris avec J. Schotte, en écoutant Lacan parler du « Pari de Pascal », j'ai découvert la psychanalyse et le désir de lire les œuvres de Freud. L'exil a profondément marqué mon expérience par la rupture de l'évidence du *même* qu'il introduisit. À ce titre, le style de Lacan est providentiel, non seulement parce qu'il apporte d'autres symboles, mais parce qu'il ouvre la faille symbolique opérant un ébranlement du sens, un renversement d'anciennes lectures. Initiation incomparable à l'écoute clinique, la lecture de Lacan

Introduction

*« Nous ne cesserons pas notre exploration
Et le terme de notre quête
Sera d'arriver là d'où nous étions partis
Et de savoir le lieu pour la première fois
À travers la grille inconnue, remémorée
Quand le dernier morceau de terre à découvrir
Sera celui par quoi nous avons commencé... »*

Quatre Quatuors, T.S. Eliot

Ce travail rassemble différentes parties d'un projet d'écrire à partir de quarante ans de psychanalyse. Depuis notre voyage d'étudiants à Paris avec J. Schotte, en écoutant Lacan parler du « Pari de Pascal », j'ai découvert la psychanalyse et le désir de lire les œuvres de Freud. L'exil a profondément marqué mon expérience par la rupture de l'évidence du *même* qu'il introduisit. À ce titre, le style de Lacan est providentiel, non seulement parce qu'il apporte d'autres symboles, mais parce qu'il ouvre la faille symbolique opérant un ébranlement du sens, un renversement d'anciennes lectures. Initiation incomparable à l'écoute clinique, la lecture de Lacan

impose, par principe, un exil de la position du « bon entendeur » qui salue l'identité de compréhension.

Abordant le thème de l'exil, je me suis heurtée à l'incrédulité perplexe de mes pairs psychanalystes « autochtones enracinés » en Belgique. Cela eut deux conséquences. La sidération face au manque d'ouverture de la majorité des psychanalystes à la réalité sociale qui les entoure, enfermés dans une bulle et agités à l'intérieur. Ils en parlent cependant, mais se proclament soudain prudemment provinciaux. Ensuite, est intervenue chez moi une réaction qui consiste à persévérer contre l'opinion de la majorité compacte pour aller au bout d'une question suivant le bel exemple de Freud et d'autres.

Dans les pages qui suivent, je témoigne donc à partir de mon expérience clinique. J'ai confronté cette pensée inspirée par la clinique aux travaux actuels que j'ai trouvés particulièrement pertinents. Cet ensemble est encore au travail actuellement sur la portée métaphorique des langues, suite naturelle de l'exil.

Affectée par le scepticisme des psychanalystes belges, j'ai entrepris de sonder le bien-fondé de l'exil comme toile de fond des sujets modernes. Je pense être en mesure de poser l'exil comme un des *signifiants* de la modernité qui a des effets au cœur de ce que la psychanalyse désigne, à tort ou à raison, comme son « objet », ses « concepts » et « sa technique », et les défie. Certes, tout individu est référé à une langue préférentielle, maternelle et paternelle. L'impensé ne réside pas là, mais dans le transfert des langues à partir de langages inconnus. C'est, aujourd'hui, transfert aléatoire, improbable, cacophonie stérilisante. Turc-espagnol, grec-allemand, russe-portugais, chinois-norvégien..., des associations impensables doivent tisser un terrain d'entente pour des couples, des parents, des traducteurs dépressifs, des interprètes euphoriques et leurs enfants rencontrés dans la pratique clinique.

La seconde conséquence établit la nécessité d'une considération de certains éléments de la psychanalyse, sa clinique et sa théorie, après avoir déployé le thème dans le discours actuel de la société où, sur fond de passions identitaires, la

impose, par principe, un exil de la position du « bon entendeur » qui salue l'identité de compréhension.

Abordant le thème de l'exil, je me suis heurtée à l'incrédulité perplexe de mes pairs psychanalystes « autochtones enracinés » en Belgique. Cela eut deux conséquences. La sidération face au manque d'ouverture de la majorité des psychanalystes à la réalité sociale qui les entoure, enfermés dans une bulle et agités à l'intérieur. Ils en parlent cependant, mais se proclament soudain prudemment provinciaux. Ensuite, est intervenue chez moi une réaction qui consiste à persévérer contre l'opinion de la majorité compacte pour aller au bout d'une question suivant le bel exemple de Freud et d'autres.

Dans les pages qui suivent, je témoigne donc à partir de mon expérience clinique. J'ai confronté cette pensée inspirée par la clinique aux travaux actuels que j'ai trouvés particulièrement pertinents. Cet ensemble est encore au travail actuellement sur la portée métaphorique des langues, suite naturelle de l'exil.

Affectée par le scepticisme des psychanalystes belges, j'ai entrepris de sonder le bien-fondé de l'exil comme toile de fond des sujets modernes. Je pense être en mesure de poser l'exil comme un des *signifiants* de la modernité qui a des effets au cœur de ce que la psychanalyse désigne, à tort ou à raison, comme son « objet », ses « concepts » et « sa technique », et les défie. Certes, tout individu est référé à une langue préférentielle, maternelle et paternelle. L'impensé ne réside pas là, mais dans le transfert des langues à partir de langages inconnus. C'est, aujourd'hui, transfert aléatoire, improbable, cacophonie stérilisante. Turc-espagnol, grec-allemand, russe-portugais, chinois-norvégien..., des associations impensables doivent tisser un terrain d'entente pour des couples, des parents, des traducteurs dépressifs, des interprètes euphoriques et leurs enfants rencontrés dans la pratique clinique.

La seconde conséquence établit la nécessité d'une considération de certains éléments de la psychanalyse, sa clinique et sa théorie, après avoir déployé le thème dans le discours actuel de la société où, sur fond de passions identitaires, la

impose, par principe, un exil de la position du « bon entendeur » qui salue l'identité de compréhension.

Abordant le thème de l'exil, je me suis heurtée à l'incrédulité perplexe de mes pairs psychanalystes « autochtones enracinés » en Belgique. Cela eut deux conséquences. La sidération face au manque d'ouverture de la majorité des psychanalystes à la réalité sociale qui les entoure, enfermés dans une bulle et agités à l'intérieur. Ils en parlent cependant, mais se proclament soudain prudemment provinciaux. Ensuite, est intervenue chez moi une réaction qui consiste à persévérer contre l'opinion de la majorité compacte pour aller au bout d'une question suivant le bel exemple de Freud et d'autres.

Dans les pages qui suivent, je témoigne donc à partir de mon expérience clinique. J'ai confronté cette pensée inspirée par la clinique aux travaux actuels que j'ai trouvés particulièrement pertinents. Cet ensemble est encore au travail actuellement sur la portée métaphorique des langues, suite naturelle de l'exil.

Affectée par le scepticisme des psychanalystes belges, j'ai entrepris de sonder le bien-fondé de l'exil comme toile de fond des sujets modernes. Je pense être en mesure de poser l'exil comme un des *signifiants* de la modernité qui a des effets au cœur de ce que la psychanalyse désigne, à tort ou à raison, comme son « objet », ses « concepts » et « sa technique », et les défie. Certes, tout individu est référé à une langue préférentielle, maternelle et paternelle. L'impensé ne réside pas là, mais dans le transfert des langues à partir de langages inconnus. C'est, aujourd'hui, transfert aléatoire, improbable, cacophonie stérilisante. Turc-espagnol, grec-allemand, russe-portugais, chinois-norvégien..., des associations impensables doivent tisser un terrain d'entente pour des couples, des parents, des traducteurs dépressifs, des interprètes euphoriques et leurs enfants rencontrés dans la pratique clinique.

La seconde conséquence établit la nécessité d'une considération de certains éléments de la psychanalyse, sa clinique et sa théorie, après avoir déployé le thème dans le discours actuel de la société où, sur fond de passions identitaires, la

impose, par principe, un exil de la position du « bon entendeur » qui salue l'identité de compréhension.

Abordant le thème de l'exil, je me suis heurtée à l'incrédulité perplexe de mes pairs psychanalystes « autochtones enracinés » en Belgique. Cela eut deux conséquences. La sidération face au manque d'ouverture de la majorité des psychanalystes à la réalité sociale qui les entoure, enfermés dans une bulle et agités à l'intérieur. Ils en parlent cependant, mais se proclament soudain prudemment provinciaux. Ensuite, est intervenue chez moi une réaction qui consiste à persévérer contre l'opinion de la majorité compacte pour aller au bout d'une question suivant le bel exemple de Freud et d'autres.

Dans les pages qui suivent, je témoigne donc à partir de mon expérience clinique. J'ai confronté cette pensée inspirée par la clinique aux travaux actuels que j'ai trouvés particulièrement pertinents. Cet ensemble est encore au travail actuellement sur la portée métaphorique des langues, suite naturelle de l'exil.

Affectée par le scepticisme des psychanalystes belges, j'ai entrepris de sonder le bien-fondé de l'exil comme toile de fond des sujets modernes. Je pense être en mesure de poser l'exil comme un des *signifiants* de la modernité qui a des effets au cœur de ce que la psychanalyse désigne, à tort ou à raison, comme son « objet », ses « concepts » et « sa technique », et les défie. Certes, tout individu est référé à une langue préférentielle, maternelle et paternelle. L'impensé ne réside pas là, mais dans le transfert des langues à partir de langages inconnus. C'est, aujourd'hui, transfert aléatoire, improbable, cacophonie stérilisante. Turc-espagnol, grec-allemand, russe-portugais, chinois-norvégien..., des associations impensables doivent tisser un terrain d'entente pour des couples, des parents, des traducteurs dépressifs, des interprètes euphoriques et leurs enfants rencontrés dans la pratique clinique.

La seconde conséquence établit la nécessité d'une considération de certains éléments de la psychanalyse, sa clinique et sa théorie, après avoir déployé le thème dans le discours actuel de la société où, sur fond de passions identitaires, la

question de la langue nationale domine la scène et détourne de l'essentiel. La situation singulière de l'exilé dans le langage est mise en parallèle avec la manière dont le langage se présente dans l'*aphasie* comme impuissance à signifier le sujet, la *psychose* où l'organisation du discours supplée à l'absence de référence centrale et l'*adolescence errante* rencontrée dans « les non-lieux de nos modernités¹ », passage, métamorphose imposée au même titre que pour le sujet exilé. Comparaison n'est pas identité, mais occasion de suivre l'impasse du *sujet* qu'un signifiant ne *représenterait* plus pour un *autre*.

Enfin, si le lecteur résiste à ce qui précède, il pourra se laisser aller à une plongée dans les profondeurs de la langue et de l'écriture sur base d'une documentation avancée, récits et témoignages présentés dans la troisième partie. Trêve de formulations abstraites, l'impasse est repérable dans les textes. Il devrait s'ensuivre une reprise du *signe linguistique* tel qu'il fut emprunté à la linguistique structurale, la *métaphore* et la *métonymie* dans ce qu'elles produisent comme effet de sens inattendu et mènent à l'ouverture tellement actuelle et centrale de la question du *pouvoir signifiant* de la langue ou de son impuissance, dans laquelle *la montée de l'insignifiance* ne semble pas avoir eu raison de l'être parlant.

Les pages qui suivent déploient dans un premier temps le phénomène visé par le mot « exil » d'une manière générale. Cette réalité, qui s'est révélée vaste, justifie alors dans un second temps la reprise de formalisations psychanalytiques traditionnelles à la lumière des incidences subjectives de l'exil.

Outre le caractère d'actualité de l'exil, je m'autorise ce propos de par mon expérience elle-même. Enfant de coloniaux, je passai mon enfance depuis 1947 et ma scolarité en Afrique que j'ai quittée, comme d'autres enfants dans le même cas, à l'état sauvage. On appelait les *indigènes* par des qualifications tellement disqualifiantes qu'il est impossible de les transcrire sauf celle-ci : on disait « ce sont des sauvages ».

1. Expression de O. Douville.

question de la langue nationale domine la scène et détourne de l'essentiel. La situation singulière de l'exilé dans le langage est mise en parallèle avec la manière dont le langage se présente dans l'*aphasie* comme impuissance à signifier le sujet, la *psychose* où l'organisation du discours supplée à l'absence de référence centrale et l'*adolescence errante* rencontrée dans « les non-lieux de nos modernités¹ », passage, métamorphose imposée au même titre que pour le sujet exilé. Comparaison n'est pas identité, mais occasion de suivre l'impasse du *sujet* qu'un signifiant ne *représenterait* plus pour un *autre*.

Enfin, si le lecteur résiste à ce qui précède, il pourra se laisser aller à une plongée dans les profondeurs de la langue et de l'écriture sur base d'une documentation avancée, récits et témoignages présentés dans la troisième partie. Trêve de formulations abstraites, l'impasse est repérable dans les textes. Il devrait s'ensuivre une reprise du *signe linguistique* tel qu'il fut emprunté à la linguistique structurale, la *métaphore* et la *métonymie* dans ce qu'elles produisent comme effet de sens inattendu et mènent à l'ouverture tellement actuelle et centrale de la question du *pouvoir signifiant* de la langue ou de son impuissance, dans laquelle *la montée de l'insignifiance* ne semble pas avoir eu raison de l'être parlant.

Les pages qui suivent déploient dans un premier temps le phénomène visé par le mot « exil » d'une manière générale. Cette réalité, qui s'est révélée vaste, justifie alors dans un second temps la reprise de formalisations psychanalytiques traditionnelles à la lumière des incidences subjectives de l'exil.

Outre le caractère d'actualité de l'exil, je m'autorise ce propos de par mon expérience elle-même. Enfant de coloniaux, je passai mon enfance depuis 1947 et ma scolarité en Afrique que j'ai quittée, comme d'autres enfants dans le même cas, à l'état sauvage. On appelait les *indigènes* par des qualifications tellement disqualifiantes qu'il est impossible de les transcrire sauf celle-ci : on disait « ce sont des sauvages ».

1. Expression de O. Douville.

question de la langue nationale domine la scène et détourne de l'essentiel. La situation singulière de l'exilé dans le langage est mise en parallèle avec la manière dont le langage se présente dans l'*aphasie* comme impuissance à signifier le sujet, la *psychose* où l'organisation du discours supplée à l'absence de référence centrale et l'*adolescence errante* rencontrée dans « les non-lieux de nos modernités¹ », passage, métamorphose imposée au même titre que pour le sujet exilé. Comparaison n'est pas identité, mais occasion de suivre l'impasse du *sujet* qu'un signifiant ne *représenterait* plus pour un *autre*.

Enfin, si le lecteur résiste à ce qui précède, il pourra se laisser aller à une plongée dans les profondeurs de la langue et de l'écriture sur base d'une documentation avancée, récits et témoignages présentés dans la troisième partie. Trêve de formulations abstraites, l'impasse est repérable dans les textes. Il devrait s'ensuivre une reprise du *signe linguistique* tel qu'il fut emprunté à la linguistique structurale, la *métaphore* et la *métonymie* dans ce qu'elles produisent comme effet de sens inattendu et mènent à l'ouverture tellement actuelle et centrale de la question du *pouvoir signifiant* de la langue ou de son impuissance, dans laquelle *la montée de l'insignifiance* ne semble pas avoir eu raison de l'être parlant.

Les pages qui suivent déploient dans un premier temps le phénomène visé par le mot « exil » d'une manière générale. Cette réalité, qui s'est révélée vaste, justifie alors dans un second temps la reprise de formalisations psychanalytiques traditionnelles à la lumière des incidences subjectives de l'exil.

Outre le caractère d'actualité de l'exil, je m'autorise ce propos de par mon expérience elle-même. Enfant de coloniaux, je passai mon enfance depuis 1947 et ma scolarité en Afrique que j'ai quittée, comme d'autres enfants dans le même cas, à l'état sauvage. On appelait les *indigènes* par des qualifications tellement disqualifiantes qu'il est impossible de les transcrire sauf celle-ci : on disait « ce sont des sauvages ».

1. Expression de O. Douville.

question de la langue nationale domine la scène et détourne de l'essentiel. La situation singulière de l'exilé dans le langage est mise en parallèle avec la manière dont le langage se présente dans l'*aphasie* comme impuissance à signifier le sujet, la *psychose* où l'organisation du discours supplée à l'absence de référence centrale et l'*adolescence errante* rencontrée dans « les non-lieux de nos modernités¹ », passage, métamorphose imposée au même titre que pour le sujet exilé. Comparaison n'est pas identité, mais occasion de suivre l'impasse du *sujet* qu'un signifiant ne *représenterait* plus pour un *autre*.

Enfin, si le lecteur résiste à ce qui précède, il pourra se laisser aller à une plongée dans les profondeurs de la langue et de l'écriture sur base d'une documentation avancée, récits et témoignages présentés dans la troisième partie. Trêve de formulations abstraites, l'impasse est repérable dans les textes. Il devrait s'ensuivre une reprise du *signe linguistique* tel qu'il fut emprunté à la linguistique structurale, la *métaphore* et la *métonymie* dans ce qu'elles produisent comme effet de sens inattendu et mènent à l'ouverture tellement actuelle et centrale de la question du *pouvoir signifiant* de la langue ou de son impuissance, dans laquelle *la montée de l'insignifiance* ne semble pas avoir eu raison de l'être parlant.

Les pages qui suivent déploient dans un premier temps le phénomène visé par le mot « exil » d'une manière générale. Cette réalité, qui s'est révélée vaste, justifie alors dans un second temps la reprise de formalisations psychanalytiques traditionnelles à la lumière des incidences subjectives de l'exil.

Outre le caractère d'actualité de l'exil, je m'autorise ce propos de par mon expérience elle-même. Enfant de coloniaux, je passai mon enfance depuis 1947 et ma scolarité en Afrique que j'ai quittée, comme d'autres enfants dans le même cas, à l'état sauvage. On appelait les *indigènes* par des qualifications tellement disqualifiantes qu'il est impossible de les transcrire sauf celle-ci : on disait « ce sont des sauvages ».

1. Expression de O. Douville.

C'est un terme qui laisse pantois, mais dont je retirerai par la suite quelque fierté.

J'ai compris bien plus tard que notre vie était là-bas beaucoup plus naturelle et spontanée, une série importante d'inhibitions et de refoulements, appelés civilisés, qui font partie de la panoplie des bons parents européens, avait été laissée au pays et je rentrai en Belgique, adolescente « sauvage » très différente de mes condisciples en uniformes bleu marine plissés.

Leurs allures angéliques étaient récompensées de divers médailles et rubans distribués au cours d'inoubliables cérémonies. Sortir d'un moule étranger au canevas belge *in situ* m'avait soudain rendue invisible à mes professeurs, et il fallut la réussite en tête d'un concours diocésain pour qu'on s'aperçoive de mon existence. C'est ainsi que j'échappai de justesse à une crise d'identité qui m'a toutefois appris de manière cuisante ce qu'il en coûte de ne pas posséder les *signes* d'appartenance qui conviennent, même lorsqu'on parle la même langue. S'il en coûte d'être étrangère, être issue d'une famille belge d'origine flamande augmenta la confusion. Il faut préciser que c'est le retour en Belgique qui fut un exil pour beaucoup d'« enfants coloniaux ». L'expression signe la transmission de la responsabilité de la colonisation et de ses effets aux enfants coloniaux et colonisés, embarqués à leur insu dans une greffe symbolique.

Peut-être est-ce pour cela que, toutes ces raisons opérant à mon insu, j'ai exercé d'emblée en plusieurs langues : le français et l'anglais essentiellement, mais aussi le néerlandais et le langage des signes. Les seules langues française et anglaise – les sociétés multinationales étaient installées à Bruxelles en 1975 – furent à l'origine d'une clinique avec des patients d'origines très diverses. En quelques années, l'Autriche, la Turquie, la Roumanie, le Maroc, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, le Luxembourg, le Royaume-Uni, l'Irlande, les États-Unis, le Japon, la Russie, le Portugal, l'Espagne, l'Australie : j'ai découvert les citoyens de ces pays, ces langues, ces cultures.

Exil et langage constituent un thème qui fait partie d'une pratique clinique ; il est de surcroît aujourd'hui d'une actua-

C'est un terme qui laisse pantois, mais dont je retirerai par la suite quelque fierté.

J'ai compris bien plus tard que notre vie était là-bas beaucoup plus naturelle et spontanée, une série importante d'inhibitions et de refoulements, appelés civilisés, qui font partie de la panoplie des bons parents européens, avait été laissée au pays et je rentrai en Belgique, adolescente « sauvage » très différente de mes condisciples en uniformes bleu marine plissés.

Leurs allures angéliques étaient récompensées de divers médailles et rubans distribués au cours d'inoubliables cérémonies. Sortir d'un moule étranger au canevas belge *in situ* m'avait soudain rendue invisible à mes professeurs, et il fallut la réussite en tête d'un concours diocésain pour qu'on s'aperçoive de mon existence. C'est ainsi que j'échappai de justesse à une crise d'identité qui m'a toutefois appris de manière cuisante ce qu'il en coûte de ne pas posséder les *signes* d'appartenance qui conviennent, même lorsqu'on parle la même langue. S'il en coûte d'être étrangère, être issue d'une famille belge d'origine flamande augmenta la confusion. Il faut préciser que c'est le retour en Belgique qui fut un exil pour beaucoup d'« enfants coloniaux ». L'expression signe la transmission de la responsabilité de la colonisation et de ses effets aux enfants coloniaux et colonisés, embarqués à leur insu dans une greffe symbolique.

Peut-être est-ce pour cela que, toutes ces raisons opérant à mon insu, j'ai exercé d'emblée en plusieurs langues : le français et l'anglais essentiellement, mais aussi le néerlandais et le langage des signes. Les seules langues française et anglaise – les sociétés multinationales étaient installées à Bruxelles en 1975 – furent à l'origine d'une clinique avec des patients d'origines très diverses. En quelques années, l'Autriche, la Turquie, la Roumanie, le Maroc, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, le Luxembourg, le Royaume-Uni, l'Irlande, les États-Unis, le Japon, la Russie, le Portugal, l'Espagne, l'Australie : j'ai découvert les citoyens de ces pays, ces langues, ces cultures.

Exil et langage constituent un thème qui fait partie d'une pratique clinique ; il est de surcroît aujourd'hui d'une actua-

C'est un terme qui laisse pantois, mais dont je retirerai par la suite quelque fierté.

J'ai compris bien plus tard que notre vie était là-bas beaucoup plus naturelle et spontanée, une série importante d'inhibitions et de refoulements, appelés civilisés, qui font partie de la panoplie des bons parents européens, avait été laissée au pays et je rentrai en Belgique, adolescente « sauvage » très différente de mes condisciples en uniformes bleu marine plissés.

Leurs allures angéliques étaient récompensées de divers médailles et rubans distribués au cours d'inoubliables cérémonies. Sortir d'un moule étranger au canevas belge *in situ* m'avait soudain rendue invisible à mes professeurs, et il fallut la réussite en tête d'un concours diocésain pour qu'on s'aperçoive de mon existence. C'est ainsi que j'échappai de justesse à une crise d'identité qui m'a toutefois appris de manière cuisante ce qu'il en coûte de ne pas posséder les *signes* d'appartenance qui conviennent, même lorsqu'on parle la même langue. S'il en coûte d'être étrangère, être issue d'une famille belge d'origine flamande augmenta la confusion. Il faut préciser que c'est le retour en Belgique qui fut un exil pour beaucoup d'« enfants coloniaux ». L'expression signe la transmission de la responsabilité de la colonisation et de ses effets aux enfants coloniaux et colonisés, embarqués à leur insu dans une greffe symbolique.

Peut-être est-ce pour cela que, toutes ces raisons opérant à mon insu, j'ai exercé d'emblée en plusieurs langues : le français et l'anglais essentiellement, mais aussi le néerlandais et le langage des signes. Les seules langues française et anglaise – les sociétés multinationales étaient installées à Bruxelles en 1975 – furent à l'origine d'une clinique avec des patients d'origines très diverses. En quelques années, l'Autriche, la Turquie, la Roumanie, le Maroc, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, le Luxembourg, le Royaume-Uni, l'Irlande, les États-Unis, le Japon, la Russie, le Portugal, l'Espagne, l'Australie : j'ai découvert les citoyens de ces pays, ces langues, ces cultures.

Exil et langage constituent un thème qui fait partie d'une pratique clinique ; il est de surcroît aujourd'hui d'une actua-

C'est un terme qui laisse pantois, mais dont je retirerai par la suite quelque fierté.

J'ai compris bien plus tard que notre vie était là-bas beaucoup plus naturelle et spontanée, une série importante d'inhibitions et de refoulements, appelés civilisés, qui font partie de la panoplie des bons parents européens, avait été laissée au pays et je rentrai en Belgique, adolescente « sauvage » très différente de mes condisciples en uniformes bleu marine plissés.

Leurs allures angéliques étaient récompensées de divers médailles et rubans distribués au cours d'inoubliables cérémonies. Sortir d'un moule étranger au canevas belge *in situ* m'avait soudain rendue invisible à mes professeurs, et il fallut la réussite en tête d'un concours diocésain pour qu'on s'aperçoive de mon existence. C'est ainsi que j'échappai de justesse à une crise d'identité qui m'a toutefois appris de manière cuisante ce qu'il en coûte de ne pas posséder les *signes* d'appartenance qui conviennent, même lorsqu'on parle la même langue. S'il en coûte d'être étrangère, être issue d'une famille belge d'origine flamande augmenta la confusion. Il faut préciser que c'est le retour en Belgique qui fut un exil pour beaucoup d'« enfants coloniaux ». L'expression signe la transmission de la responsabilité de la colonisation et de ses effets aux enfants coloniaux et colonisés, embarqués à leur insu dans une greffe symbolique.

Peut-être est-ce pour cela que, toutes ces raisons opérant à mon insu, j'ai exercé d'emblée en plusieurs langues : le français et l'anglais essentiellement, mais aussi le néerlandais et le langage des signes. Les seules langues française et anglaise – les sociétés multinationales étaient installées à Bruxelles en 1975 – furent à l'origine d'une clinique avec des patients d'origines très diverses. En quelques années, l'Autriche, la Turquie, la Roumanie, le Maroc, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, le Luxembourg, le Royaume-Uni, l'Irlande, les États-Unis, le Japon, la Russie, le Portugal, l'Espagne, l'Australie : j'ai découvert les citoyens de ces pays, ces langues, ces cultures.

Exil et langage constituent un thème qui fait partie d'une pratique clinique ; il est de surcroît aujourd'hui d'une actua-

lité vive. La surprise consiste à découvrir à quel point j'étais concernée par ce thème « sans le savoir », mais aussi à quel point le refoulement des questions ne m'a pas épargnée, pas plus que mes collègues. C'est ce que signifie « l'histoire dilapidée », à savoir l'impossibilité, pour les descendants du colonialisme, de s'approprier une histoire désavouée par le silence dans sa nature et ses conséquences.

Le thème a été actualisé par les colloques de Fès, organisés par l'Association lacanienne internationale². Citons particulièrement les travaux de Pierre-Christophe Cathelineau. Il a été mis au travail par les contributions de Fethi Benslama. Le thème a trouvé un acteur de la clinique psychanalytique actuelle et une rhétorique qui contribue à renouveler la problématique, avec Olivier Douville. Le renouvellement de la clinique avec les adolescents est manifeste dans les travaux de Jean-Marie Forget. Pour la clinique avec les enfants, Christian Dubois, Jean-Jacques Tyszler travaillent avec des psychotiques, des adolescents dans les banlieues, de tout jeunes enfants ; Stéphane Thibierge est à l'origine d'une clinique de l'identité renouvelée. C'est bel et bien à partir de l'articulation de la clinique singulière et du social que s'impose de repenser une clinique de l'exil.

Lorsqu'on parcourt l'histoire de la psychanalyse³, on s'aperçoit que, dans un premier temps, l'hystérie a reçu une définition *passionnelle*, voire *criminelle*. La nouvelle représentation de la féminité prend les traits de la beauté convulsive : Charcot, Breuer, Freud, Clérambault y ont contribué. Il y eut ensuite les sœurs Papin et Violette Nozière qui ouvrent la voie

2. C. Melman, P.-C. Cathelineau, G. Landman, J.-J. Tyszler et coll., *Les trois monothéismes. Ce qu'ils ont aujourd'hui en commun est-il plus essentiel que leurs différences ?* colloque de Fès 2005, Association lacanienne internationale, 2008 ; C. Melman, P.-C. Cathelineau, G. Landman, J.-J. Tyszler et coll. *Heurs et malheurs de l'identité*, colloque de Fès 2006, Association lacanienne internationale, 2008.

3. Enseignement de l'Association freudienne de Belgique, membre de l'ALI.

lité vive. La surprise consiste à découvrir à quel point j'étais concernée par ce thème « sans le savoir », mais aussi à quel point le refoulement des questions ne m'a pas épargnée, pas plus que mes collègues. C'est ce que signifie « l'histoire dilapidée », à savoir l'impossibilité, pour les descendants du colonialisme, de s'approprier une histoire désavouée par le silence dans sa nature et ses conséquences.

Le thème a été actualisé par les colloques de Fès, organisés par l'Association lacanienne internationale². Citons particulièrement les travaux de Pierre-Christophe Cathelineau. Il a été mis au travail par les contributions de Fethi Benslama. Le thème a trouvé un acteur de la clinique psychanalytique actuelle et une rhétorique qui contribue à renouveler la problématique, avec Olivier Douville. Le renouvellement de la clinique avec les adolescents est manifeste dans les travaux de Jean-Marie Forget. Pour la clinique avec les enfants, Christian Dubois, Jean-Jacques Tyszler travaillent avec des psychotiques, des adolescents dans les banlieues, de tout jeunes enfants ; Stéphane Thibierge est à l'origine d'une clinique de l'identité renouvelée. C'est bel et bien à partir de l'articulation de la clinique singulière et du social que s'impose de repenser une clinique de l'exil.

Lorsqu'on parcourt l'histoire de la psychanalyse³, on s'aperçoit que, dans un premier temps, l'hystérie a reçu une définition *passionnelle*, voire *criminelle*. La nouvelle représentation de la féminité prend les traits de la beauté convulsive : Charcot, Breuer, Freud, Clérambault y ont contribué. Il y eut ensuite les sœurs Papin et Violette Nozière qui ouvrent la voie

2. C. Melman, P.-C. Cathelineau, G. Landman, J.-J. Tyszler et coll., *Les trois monothéismes. Ce qu'ils ont aujourd'hui en commun est-il plus essentiel que leurs différences ?* colloque de Fès 2005, Association lacanienne internationale, 2008 ; C. Melman, P.-C. Cathelineau, G. Landman, J.-J. Tyszler et coll. *Heurs et malheurs de l'identité*, colloque de Fès 2006, Association lacanienne internationale, 2008.

3. Enseignement de l'Association freudienne de Belgique, membre de l'ALI.

lité vive. La surprise consiste à découvrir à quel point j'étais concernée par ce thème « sans le savoir », mais aussi à quel point le refoulement des questions ne m'a pas épargnée, pas plus que mes collègues. C'est ce que signifie « l'histoire dilapidée », à savoir l'impossibilité, pour les descendants du colonialisme, de s'approprier une histoire désavouée par le silence dans sa nature et ses conséquences.

Le thème a été actualisé par les colloques de Fès, organisés par l'Association lacanienne internationale². Citons particulièrement les travaux de Pierre-Christophe Cathelineau. Il a été mis au travail par les contributions de Fethi Benslama. Le thème a trouvé un acteur de la clinique psychanalytique actuelle et une rhétorique qui contribue à renouveler la problématique, avec Olivier Douville. Le renouvellement de la clinique avec les adolescents est manifeste dans les travaux de Jean-Marie Forget. Pour la clinique avec les enfants, Christian Dubois, Jean-Jacques Tyszler travaillent avec des psychotiques, des adolescents dans les banlieues, de tout jeunes enfants ; Stéphane Thibierge est à l'origine d'une clinique de l'identité renouvelée. C'est bel et bien à partir de l'articulation de la clinique singulière et du social que s'impose de repenser une clinique de l'exil.

Lorsqu'on parcourt l'histoire de la psychanalyse³, on s'aperçoit que, dans un premier temps, l'hystérie a reçu une définition *passionnelle*, voire *criminelle*. La nouvelle représentation de la féminité prend les traits de la beauté convulsive : Charcot, Breuer, Freud, Clérambault y ont contribué. Il y eut ensuite les sœurs Papin et Violette Nozière qui ouvrent la voie

2. C. Melman, P.-C. Cathelineau, G. Landman, J.-J. Tyszler et coll., *Les trois monothéismes. Ce qu'ils ont aujourd'hui en commun est-il plus essentiel que leurs différences ?* colloque de Fès 2005, Association lacanienne internationale, 2008 ; C. Melman, P.-C. Cathelineau, G. Landman, J.-J. Tyszler et coll. *Heurs et malheurs de l'identité*, colloque de Fès 2006, Association lacanienne internationale, 2008.

3. Enseignement de l'Association freudienne de Belgique, membre de l'ALI.

lité vive. La surprise consiste à découvrir à quel point j'étais concernée par ce thème « sans le savoir », mais aussi à quel point le refoulement des questions ne m'a pas épargnée, pas plus que mes collègues. C'est ce que signifie « l'histoire dilapidée », à savoir l'impossibilité, pour les descendants du colonialisme, de s'approprier une histoire désavouée par le silence dans sa nature et ses conséquences.

Le thème a été actualisé par les colloques de Fès, organisés par l'Association lacanienne internationale². Citons particulièrement les travaux de Pierre-Christophe Cathelineau. Il a été mis au travail par les contributions de Fethi Benslama. Le thème a trouvé un acteur de la clinique psychanalytique actuelle et une rhétorique qui contribue à renouveler la problématique, avec Olivier Douville. Le renouvellement de la clinique avec les adolescents est manifeste dans les travaux de Jean-Marie Forget. Pour la clinique avec les enfants, Christian Dubois, Jean-Jacques Tyszler travaillent avec des psychotiques, des adolescents dans les banlieues, de tout jeunes enfants ; Stéphane Thibierge est à l'origine d'une clinique de l'identité renouvelée. C'est bel et bien à partir de l'articulation de la clinique singulière et du social que s'impose de repenser une clinique de l'exil.

Lorsqu'on parcourt l'histoire de la psychanalyse³, on s'aperçoit que, dans un premier temps, l'hystérie a reçu une définition *passionnelle*, voire *criminelle*. La nouvelle représentation de la féminité prend les traits de la beauté convulsive : Charcot, Breuer, Freud, Clérambault y ont contribué. Il y eut ensuite les sœurs Papin et Violette Nozière qui ouvrent la voie

2. C. Melman, P.-C. Cathelineau, G. Landman, J.-J. Tyszler et coll., *Les trois monothéismes. Ce qu'ils ont aujourd'hui en commun est-il plus essentiel que leurs différences ?* colloque de Fès 2005, Association lacanienne internationale, 2008 ; C. Melman, P.-C. Cathelineau, G. Landman, J.-J. Tyszler et coll. *Heurs et malheurs de l'identité*, colloque de Fès 2006, Association lacanienne internationale, 2008.

3. Enseignement de l'Association freudienne de Belgique, membre de l'ALI.

à un deuxième temps, contemporain de la découverte des ravages de la pulsion de mort dans la réalité historique de la fin de vie de Freud et de la rédaction de la thèse de Lacan. La *paranoïa* devient bientôt le paradigme par excellence et, avec elle, la psychose et l'écriture. La paranoïa sera, sortant de la pathologie, une méthode cohérente de connaissance et d'interprétation de la réalité. Ce sont les débuts de l'œuvre de Lacan, avec le cas Aimée et la contribution de Salvador Dali.

Aujourd'hui, les cliniciens de l'actuel et les psychanalystes de l'actuel, selon l'expression d'Alice Cherki, ont affaire avec l'indécence du Réel et son non-sens. Les modalités du travail psychique dans un contexte d'exclusion, de trauma, et de précarité, caractérisent largement la modernité. Le vide n'est plus médian, mais destructeur. Le sujet adolescent, errant ou psychotique fait aujourd'hui l'expérience d'une chute progressive dans *l'informe*. Ce dernier concerne aussi bien l'espace que le temps, et surtout le corps. Ne demeurent alors que l'autodestruction, l'auto-intoxication, l'apathie mortifère et la destruction de l'identité. Le sujet serait tombé par la fenêtre de son fantasme et les psychanalystes de l'actuel ont affaire à une désymbolisation du corps, à un dénouage de l'imaginaire, du réel et du symbolique.

Un « deuxième malaise dans la culture⁴ » contribue aujourd'hui aux manifestations symptomatiques qui se présentent au clinicien. Elles ont évolué, passant d'un refoulement sexuel d'où a surgi la parole du névrosé décrite par Freud, à une situation où toute jouissance est autorisée, et peut-être même impérative, dominée par la référence au semblable, dans un monde où la transcendance de tout principe paraît suspecte. C'est vers la psychanalyse que l'on se tourne encore pour penser une rencontre sans l'ameublement classique de la clôture d'un bureau. C'est plutôt sur le *seuil* que les cliniciens peuvent se constituer comme *points fixes*, à condition de « s'avancer » pour recevoir un sujet venant

4. L'expression est de C. Melman, *La nouvelle économie psychique*, Toulouse, érès, 2009.

à un deuxième temps, contemporain de la découverte des ravages de la pulsion de mort dans la réalité historique de la fin de vie de Freud et de la rédaction de la thèse de Lacan. La *paranoïa* devient bientôt le paradigme par excellence et, avec elle, la psychose et l'écriture. La paranoïa sera, sortant de la pathologie, une méthode cohérente de connaissance et d'interprétation de la réalité. Ce sont les débuts de l'œuvre de Lacan, avec le cas Aimée et la contribution de Salvador Dali.

Aujourd'hui, les cliniciens de l'actuel et les psychanalystes de l'actuel, selon l'expression d'Alice Cherki, ont affaire avec l'indécence du Réel et son non-sens. Les modalités du travail psychique dans un contexte d'exclusion, de trauma, et de précarité, caractérisent largement la modernité. Le vide n'est plus médian, mais destructeur. Le sujet adolescent, errant ou psychotique fait aujourd'hui l'expérience d'une chute progressive dans *l'informe*. Ce dernier concerne aussi bien l'espace que le temps, et surtout le corps. Ne demeurent alors que l'autodestruction, l'auto-intoxication, l'apathie mortifère et la destruction de l'identité. Le sujet serait tombé par la fenêtre de son fantasme et les psychanalystes de l'actuel ont affaire à une désymbolisation du corps, à un dénouage de l'imaginaire, du réel et du symbolique.

Un « deuxième malaise dans la culture⁴ » contribue aujourd'hui aux manifestations symptomatiques qui se présentent au clinicien. Elles ont évolué, passant d'un refoulement sexuel d'où a surgi la parole du névrosé décrite par Freud, à une situation où toute jouissance est autorisée, et peut-être même impérative, dominée par la référence au semblable, dans un monde où la transcendance de tout principe paraît suspecte. C'est vers la psychanalyse que l'on se tourne encore pour penser une rencontre sans l'ameublement classique de la clôture d'un bureau. C'est plutôt sur le *seuil* que les cliniciens peuvent se constituer comme *points fixes*, à condition de « s'avancer » pour recevoir un sujet venant

4. L'expression est de C. Melman, *La nouvelle économie psychique*, Toulouse, érès, 2009.

à un deuxième temps, contemporain de la découverte des ravages de la pulsion de mort dans la réalité historique de la fin de vie de Freud et de la rédaction de la thèse de Lacan. La *paranoïa* devient bientôt le paradigme par excellence et, avec elle, la psychose et l'écriture. La paranoïa sera, sortant de la pathologie, une méthode cohérente de connaissance et d'interprétation de la réalité. Ce sont les débuts de l'œuvre de Lacan, avec le cas Aimée et la contribution de Salvador Dali.

Aujourd'hui, les cliniciens de l'actuel et les psychanalystes de l'actuel, selon l'expression d'Alice Cherki, ont affaire avec l'indécence du Réel et son non-sens. Les modalités du travail psychique dans un contexte d'exclusion, de trauma, et de précarité, caractérisent largement la modernité. Le vide n'est plus médian, mais destructeur. Le sujet adolescent, errant ou psychotique fait aujourd'hui l'expérience d'une chute progressive dans *l'informe*. Ce dernier concerne aussi bien l'espace que le temps, et surtout le corps. Ne demeurent alors que l'autodestruction, l'auto-intoxication, l'apathie mortifère et la destruction de l'identité. Le sujet serait tombé par la fenêtre de son fantasme et les psychanalystes de l'actuel ont affaire à une désymbolisation du corps, à un dénouage de l'imaginaire, du réel et du symbolique.

Un « deuxième malaise dans la culture⁴ » contribue aujourd'hui aux manifestations symptomatiques qui se présentent au clinicien. Elles ont évolué, passant d'un refoulement sexuel d'où a surgi la parole du névrosé décrite par Freud, à une situation où toute jouissance est autorisée, et peut-être même impérative, dominée par la référence au semblable, dans un monde où la transcendance de tout principe paraît suspecte. C'est vers la psychanalyse que l'on se tourne encore pour penser une rencontre sans l'ameublement classique de la clôture d'un bureau. C'est plutôt sur le *seuil* que les cliniciens peuvent se constituer comme *points fixes*, à condition de « s'avancer » pour recevoir un sujet venant

4. L'expression est de C. Melman, *La nouvelle économie psychique*, Toulouse, érès, 2009.

à un deuxième temps, contemporain de la découverte des ravages de la pulsion de mort dans la réalité historique de la fin de vie de Freud et de la rédaction de la thèse de Lacan. La *paranoïa* devient bientôt le paradigme par excellence et, avec elle, la psychose et l'écriture. La paranoïa sera, sortant de la pathologie, une méthode cohérente de connaissance et d'interprétation de la réalité. Ce sont les débuts de l'œuvre de Lacan, avec le cas Aimée et la contribution de Salvador Dali.

Aujourd'hui, les cliniciens de l'actuel et les psychanalystes de l'actuel, selon l'expression d'Alice Cherki, ont affaire avec l'indécence du Réel et son non-sens. Les modalités du travail psychique dans un contexte d'exclusion, de trauma, et de précarité, caractérisent largement la modernité. Le vide n'est plus médian, mais destructeur. Le sujet adolescent, errant ou psychotique fait aujourd'hui l'expérience d'une chute progressive dans *l'informe*. Ce dernier concerne aussi bien l'espace que le temps, et surtout le corps. Ne demeurent alors que l'autodestruction, l'auto-intoxication, l'apathie mortifère et la destruction de l'identité. Le sujet serait tombé par la fenêtre de son fantasme et les psychanalystes de l'actuel ont affaire à une désymbolisation du corps, à un dénouage de l'imaginaire, du réel et du symbolique.

Un « deuxième malaise dans la culture⁴ » contribue aujourd'hui aux manifestations symptomatiques qui se présentent au clinicien. Elles ont évolué, passant d'un refoulement sexuel d'où a surgi la parole du névrosé décrite par Freud, à une situation où toute jouissance est autorisée, et peut-être même impérative, dominée par la référence au semblable, dans un monde où la transcendance de tout principe paraît suspecte. C'est vers la psychanalyse que l'on se tourne encore pour penser une rencontre sans l'ameublement classique de la clôture d'un bureau. C'est plutôt sur le *seuil* que les cliniciens peuvent se constituer comme *points fixes*, à condition de « s'avancer » pour recevoir un sujet venant

4. L'expression est de C. Melman, *La nouvelle économie psychique*, Toulouse, érès, 2009.

demander de l'aide, parfois pour un autre plus démuné. Tel est alors le paradigme de la rencontre avec celui ou celle que l'exil a exclu et qui est devenu *borderline* ou sujet de la limite.

Le premier chapitre de la première partie décrit les traits propres à l'exil contemporain. Il en dessine les contours, en précise les conditions et dresse le tableau des folles migrations. Il nous a paru important de le présenter en début de travail, en raison de la question qui m'a été si souvent posée : « Mais de quoi parles-tu ? », comme si l'exil était une réalité extraterrestre. Les deuxième et troisième chapitres ouvrent certaines des questions qui se posent à cette occasion pour la psychanalyse. Le quatrième chapitre de cette première partie évoque quelques témoignages que l'on peut considérer comme des exils réussis. Il s'agit de J. Kristeva, W. Granoff, V. Smirnoff et R. Gary.

La deuxième partie passe en revue quelques-unes des grandes questions posées par l'exil à la psychanalyse : la transmission, la signification du terme « sujet » pour la psychanalyse, le traumatisme et, surtout, la mélancolisation du *lien social* qui constitue le paradigme d'une modernité hyperkinétique. Des analogies sont établies et discutées entre les pathologies qui résultent de certains exils et l'aphasie, la psychose et le passage adolescent. Le chapitre 5 pose les jalons qui permettent de penser aujourd'hui la clinique psychanalytique et le champ social.

La troisième partie rassemble des témoignages et récits relatifs aux problématiques évoquées. Un cas clinique, pour commencer, est conté et commenté. Des « faits divers » relatés dans la presse au cours de l'été 2007 constituent une documentation qui permet de réfléchir au thème des exils. L'actualité de la problématique semble surgir de partout. Les histoires vécues semblent largement dépasser la fiction. La conclusion rassemble un débat sur les interrogations incisives pour la psychanalyse aujourd'hui et la question de savoir quel est l'enjeu lié à l'articulation psychanalytique de la clinique singulière et du champ social pour le sujet errant de la modernité.

demander de l'aide, parfois pour un autre plus démuné. Tel est alors le paradigme de la rencontre avec celui ou celle que l'exil a exclu et qui est devenu *borderline* ou sujet de la limite.

Le premier chapitre de la première partie décrit les traits propres à l'exil contemporain. Il en dessine les contours, en précise les conditions et dresse le tableau des folles migrations. Il nous a paru important de le présenter en début de travail, en raison de la question qui m'a été si souvent posée : « Mais de quoi parles-tu ? », comme si l'exil était une réalité extraterrestre. Les deuxième et troisième chapitres ouvrent certaines des questions qui se posent à cette occasion pour la psychanalyse. Le quatrième chapitre de cette première partie évoque quelques témoignages que l'on peut considérer comme des exils réussis. Il s'agit de J. Kristeva, W. Granoff, V. Smirnoff et R. Gary.

La deuxième partie passe en revue quelques-unes des grandes questions posées par l'exil à la psychanalyse : la transmission, la signification du terme « sujet » pour la psychanalyse, le traumatisme et, surtout, la mélancolisation du *lien social* qui constitue le paradigme d'une modernité hyperkinétique. Des analogies sont établies et discutées entre les pathologies qui résultent de certains exils et l'aphasie, la psychose et le passage adolescent. Le chapitre 5 pose les jalons qui permettent de penser aujourd'hui la clinique psychanalytique et le champ social.

La troisième partie rassemble des témoignages et récits relatifs aux problématiques évoquées. Un cas clinique, pour commencer, est conté et commenté. Des « faits divers » relatés dans la presse au cours de l'été 2007 constituent une documentation qui permet de réfléchir au thème des exils. L'actualité de la problématique semble surgir de partout. Les histoires vécues semblent largement dépasser la fiction. La conclusion rassemble un débat sur les interrogations incisives pour la psychanalyse aujourd'hui et la question de savoir quel est l'enjeu lié à l'articulation psychanalytique de la clinique singulière et du champ social pour le sujet errant de la modernité.

demander de l'aide, parfois pour un autre plus démuné. Tel est alors le paradigme de la rencontre avec celui ou celle que l'exil a exclu et qui est devenu *borderline* ou sujet de la limite.

Le premier chapitre de la première partie décrit les traits propres à l'exil contemporain. Il en dessine les contours, en précise les conditions et dresse le tableau des folles migrations. Il nous a paru important de le présenter en début de travail, en raison de la question qui m'a été si souvent posée : « Mais de quoi parles-tu ? », comme si l'exil était une réalité extraterrestre. Les deuxième et troisième chapitres ouvrent certaines des questions qui se posent à cette occasion pour la psychanalyse. Le quatrième chapitre de cette première partie évoque quelques témoignages que l'on peut considérer comme des exils réussis. Il s'agit de J. Kristeva, W. Granoff, V. Smirnoff et R. Gary.

La deuxième partie passe en revue quelques-unes des grandes questions posées par l'exil à la psychanalyse : la transmission, la signification du terme « sujet » pour la psychanalyse, le traumatisme et, surtout, la mélancolisation du *lien social* qui constitue le paradigme d'une modernité hyperkinétique. Des analogies sont établies et discutées entre les pathologies qui résultent de certains exils et l'aphasie, la psychose et le passage adolescent. Le chapitre 5 pose les jalons qui permettent de penser aujourd'hui la clinique psychanalytique et le champ social.

La troisième partie rassemble des témoignages et récits relatifs aux problématiques évoquées. Un cas clinique, pour commencer, est conté et commenté. Des « faits divers » relatés dans la presse au cours de l'été 2007 constituent une documentation qui permet de réfléchir au thème des exils. L'actualité de la problématique semble surgir de partout. Les histoires vécues semblent largement dépasser la fiction. La conclusion rassemble un débat sur les interrogations incisives pour la psychanalyse aujourd'hui et la question de savoir quel est l'enjeu lié à l'articulation psychanalytique de la clinique singulière et du champ social pour le sujet errant de la modernité.

demander de l'aide, parfois pour un autre plus démuné. Tel est alors le paradigme de la rencontre avec celui ou celle que l'exil a exclu et qui est devenu *borderline* ou sujet de la limite.

Le premier chapitre de la première partie décrit les traits propres à l'exil contemporain. Il en dessine les contours, en précise les conditions et dresse le tableau des folles migrations. Il nous a paru important de le présenter en début de travail, en raison de la question qui m'a été si souvent posée : « Mais de quoi parles-tu ? », comme si l'exil était une réalité extraterrestre. Les deuxième et troisième chapitres ouvrent certaines des questions qui se posent à cette occasion pour la psychanalyse. Le quatrième chapitre de cette première partie évoque quelques témoignages que l'on peut considérer comme des exils réussis. Il s'agit de J. Kristeva, W. Granoff, V. Smirnoff et R. Gary.

La deuxième partie passe en revue quelques-unes des grandes questions posées par l'exil à la psychanalyse : la transmission, la signification du terme « sujet » pour la psychanalyse, le traumatisme et, surtout, la mélancolisation du *lien social* qui constitue le paradigme d'une modernité hyperkinétique. Des analogies sont établies et discutées entre les pathologies qui résultent de certains exils et l'aphasie, la psychose et le passage adolescent. Le chapitre 5 pose les jalons qui permettent de penser aujourd'hui la clinique psychanalytique et le champ social.

La troisième partie rassemble des témoignages et récits relatifs aux problématiques évoquées. Un cas clinique, pour commencer, est conté et commenté. Des « faits divers » relatés dans la presse au cours de l'été 2007 constituent une documentation qui permet de réfléchir au thème des exils. L'actualité de la problématique semble surgir de partout. Les histoires vécues semblent largement dépasser la fiction. La conclusion rassemble un débat sur les interrogations incisives pour la psychanalyse aujourd'hui et la question de savoir quel est l'enjeu lié à l'articulation psychanalytique de la clinique singulière et du champ social pour le sujet errant de la modernité.

1

Actualité de l'exil

QU'EST-CE QUE L'EXIL ?

En ouverture de *Tristes tropiques*, Claude Lévi-Strauss déclare : « Je hais les voyages et les explorateurs. »

L'affirmation radicale de l'illustre exilé est immédiatement suivie de l'évocation nostalgique de l'exaltation des sens et de rêveries que les voyages lui inspirent également. Il allait consacrer sa vie à dévoiler la logique de l'organisation de peuples et « tribus primitives », affirmant que cette logique autre est fondamentalement comparable à la nôtre.

Ce constat suscita la surprise générale. On lui doit ainsi, avec le développement de l'ethnologie, les prémices d'un certain respect pour la différence de l'étranger, au nom de la présence des « structures élémentaires de la parenté » qui universellement, affirme-t-il, font valoir et imposent l'interdit de l'inceste.

C'est une véritable révolution. Avec Claude Lévi-Strauss, l'idée de « peuples primitifs », sur laquelle les colonialismes ont fondé leur action involontairement dévastatrice, sombre pour de bon. Elle sera bientôt suivie

1

Actualité de l'exil

QU'EST-CE QUE L'EXIL ?

En ouverture de *Tristes tropiques*, Claude Lévi-Strauss déclare : « Je hais les voyages et les explorateurs. »

L'affirmation radicale de l'illustre exilé est immédiatement suivie de l'évocation nostalgique de l'exaltation des sens et de rêveries que les voyages lui inspirent également. Il allait consacrer sa vie à dévoiler la logique de l'organisation de peuples et « tribus primitives », affirmant que cette logique autre est fondamentalement comparable à la nôtre.

Ce constat suscita la surprise générale. On lui doit ainsi, avec le développement de l'ethnologie, les prémices d'un certain respect pour la différence de l'étranger, au nom de la présence des « structures élémentaires de la parenté » qui universellement, affirme-t-il, font valoir et imposent l'interdit de l'inceste.

C'est une véritable révolution. Avec Claude Lévi-Strauss, l'idée de « peuples primitifs », sur laquelle les colonialismes ont fondé leur action involontairement dévastatrice, sombre pour de bon. Elle sera bientôt suivie

1

Actualité de l'exil

QU'EST-CE QUE L'EXIL ?

En ouverture de *Tristes tropiques*, Claude Lévi-Strauss déclare : « Je hais les voyages et les explorateurs. »

L'affirmation radicale de l'illustre exilé est immédiatement suivie de l'évocation nostalgique de l'exaltation des sens et de rêveries que les voyages lui inspirent également. Il allait consacrer sa vie à dévoiler la logique de l'organisation de peuples et « tribus primitives », affirmant que cette logique autre est fondamentalement comparable à la nôtre.

Ce constat suscita la surprise générale. On lui doit ainsi, avec le développement de l'ethnologie, les prémices d'un certain respect pour la différence de l'étranger, au nom de la présence des « structures élémentaires de la parenté » qui universellement, affirme-t-il, font valoir et imposent l'interdit de l'inceste.

C'est une véritable révolution. Avec Claude Lévi-Strauss, l'idée de « peuples primitifs », sur laquelle les colonialismes ont fondé leur action involontairement dévastatrice, sombre pour de bon. Elle sera bientôt suivie

1

Actualité de l'exil

QU'EST-CE QUE L'EXIL ?

En ouverture de *Tristes tropiques*, Claude Lévi-Strauss déclare : « Je hais les voyages et les explorateurs. »

L'affirmation radicale de l'illustre exilé est immédiatement suivie de l'évocation nostalgique de l'exaltation des sens et de rêveries que les voyages lui inspirent également. Il allait consacrer sa vie à dévoiler la logique de l'organisation de peuples et « tribus primitives », affirmant que cette logique autre est fondamentalement comparable à la nôtre.

Ce constat suscita la surprise générale. On lui doit ainsi, avec le développement de l'ethnologie, les prémices d'un certain respect pour la différence de l'étranger, au nom de la présence des « structures élémentaires de la parenté » qui universellement, affirme-t-il, font valoir et imposent l'interdit de l'inceste.

C'est une véritable révolution. Avec Claude Lévi-Strauss, l'idée de « peuples primitifs », sur laquelle les colonialismes ont fondé leur action involontairement dévastatrice, sombre pour de bon. Elle sera bientôt suivie

par le déclin des colonialismes et le déferlement bien connu de honte et de haine qui a suivi.

L'histoire de C. Lévi-Strauss est un paradigme : paradigme des exils modernes, ouverture à l'altérité du semblable, rupture historique qui n'a pas empêché les génocides et le colonialisme dont les migrants actuels ont perdu le sens, alors qu'ils en sont les descendants. D'emblée, la transmission œuvre d'une manière qui échappe au sujet singulier, mais l'histoire quant à elle s'inscrit.

Le sujet dépersonnalisé

Tout irait pour le mieux ? Il n'en est rien. Les choses ont rebondi et explosent aujourd'hui avec des effets sur les descendants dispersés, sous la forme d'un malaise porté par ce que A. Cherki appelle « les enfants de l'actuel ¹ ». Les sociétés sorties des colonialismes sont « décomposées », et leurs membres face à un deuil impossible. Les candidats à l'exil déplacent avec eux un malaise insoluble. Toujours l'impasse doit être faite sur un certain passé pour intégrer une nouvelle identité ; mais comment faire le deuil de ce qu'on a pas reçu ?

Par « enfants de l'actuel », A. Cherki désigne ces enfants victimes du silence sur les violences de l'histoire où l'impossible a été agi dans le déchaînement de la pulsion de mort. Elle l'appelle « silenciation ». Par le silence, le sujet est piégé, trahi, affecté dans sa capacité de représentation psychique dans la mesure où ce qui sera refoulé devrait d'abord être reconnu. Il faut pouvoir se souvenir pour oublier. Le déni et le désaveu des faits historiques affectent le collectif dans son ensemble et produisent un empêchement de la capacité de représentation psychique, car l'organisation des traces mnésiques qui entrent en jeu dans le refoulement est liée à la mémoire inconsciente.

1. A. Cherki, « Silences des violences de l'histoire coloniale et empêchement d'exil », dans *Transhumances V, Résistances au sujet – Résistances du sujet*, Presses universitaires de Namur, 2004, p. 41-48.

par le déclin des colonialismes et le déferlement bien connu de honte et de haine qui a suivi.

L'histoire de C. Lévi-Strauss est un paradigme : paradigme des exils modernes, ouverture à l'altérité du semblable, rupture historique qui n'a pas empêché les génocides et le colonialisme dont les migrants actuels ont perdu le sens, alors qu'ils en sont les descendants. D'emblée, la transmission œuvre d'une manière qui échappe au sujet singulier, mais l'histoire quant à elle s'inscrit.

Le sujet dépersonnalisé

Tout irait pour le mieux ? Il n'en est rien. Les choses ont rebondi et explosent aujourd'hui avec des effets sur les descendants dispersés, sous la forme d'un malaise porté par ce que A. Cherki appelle « les enfants de l'actuel ¹ ». Les sociétés sorties des colonialismes sont « décomposées », et leurs membres face à un deuil impossible. Les candidats à l'exil déplacent avec eux un malaise insoluble. Toujours l'impasse doit être faite sur un certain passé pour intégrer une nouvelle identité ; mais comment faire le deuil de ce qu'on a pas reçu ?

Par « enfants de l'actuel », A. Cherki désigne ces enfants victimes du silence sur les violences de l'histoire où l'impensable a été agi dans le déchaînement de la pulsion de mort. Elle l'appelle « silenciation ». Par le silence, le sujet est piégé, trahi, affecté dans sa capacité de représentation psychique dans la mesure où ce qui sera refoulé devrait d'abord être reconnu. Il faut pouvoir se souvenir pour oublier. Le déni et le désaveu des faits historiques affectent le collectif dans son ensemble et produisent un empêchement de la capacité de représentation psychique, car l'organisation des traces mnésiques qui entrent en jeu dans le refoulement est liée à la mémoire inconsciente.

1. A. Cherki, « Silences des violences de l'histoire coloniale et empêchement d'exil », dans *Transhumances V, Résistances au sujet – Résistances du sujet*, Presses universitaires de Namur, 2004, p. 41-48.

par le déclin des colonialismes et le déferlement bien connu de honte et de haine qui a suivi.

L'histoire de C. Lévi-Strauss est un paradigme : paradigme des exils modernes, ouverture à l'altérité du semblable, rupture historique qui n'a pas empêché les génocides et le colonialisme dont les migrants actuels ont perdu le sens, alors qu'ils en sont les descendants. D'emblée, la transmission œuvre d'une manière qui échappe au sujet singulier, mais l'histoire quant à elle s'inscrit.

Le sujet dépersonnalisé

Tout irait pour le mieux ? Il n'en est rien. Les choses ont rebondi et explosent aujourd'hui avec des effets sur les descendants dispersés, sous la forme d'un malaise porté par ce que A. Cherki appelle « les enfants de l'actuel ¹ ». Les sociétés sorties des colonialismes sont « décomposées », et leurs membres face à un deuil impossible. Les candidats à l'exil déplacent avec eux un malaise insoluble. Toujours l'impasse doit être faite sur un certain passé pour intégrer une nouvelle identité ; mais comment faire le deuil de ce qu'on a pas reçu ?

Par « enfants de l'actuel », A. Cherki désigne ces enfants victimes du silence sur les violences de l'histoire où l'impossible a été agi dans le déchaînement de la pulsion de mort. Elle l'appelle « silenciation ». Par le silence, le sujet est piégé, trahi, affecté dans sa capacité de représentation psychique dans la mesure où ce qui sera refoulé devrait d'abord être reconnu. Il faut pouvoir se souvenir pour oublier. Le déni et le désaveu des faits historiques affectent le collectif dans son ensemble et produisent un empêchement de la capacité de représentation psychique, car l'organisation des traces mnésiques qui entrent en jeu dans le refoulement est liée à la mémoire inconsciente.

1. A. Cherki, « Silences des violences de l'histoire coloniale et empêchement d'exil », dans *Transhumances V, Résistances au sujet – Résistances du sujet*, Presses universitaires de Namur, 2004, p. 41-48.

par le déclin des colonialismes et le déferlement bien connu de honte et de haine qui a suivi.

L'histoire de C. Lévi-Strauss est un paradigme : paradigme des exils modernes, ouverture à l'altérité du semblable, rupture historique qui n'a pas empêché les génocides et le colonialisme dont les migrants actuels ont perdu le sens, alors qu'ils en sont les descendants. D'emblée, la transmission œuvre d'une manière qui échappe au sujet singulier, mais l'histoire quant à elle s'inscrit.

Le sujet dépersonnalisé

Tout irait pour le mieux ? Il n'en est rien. Les choses ont rebondi et explosent aujourd'hui avec des effets sur les descendants dispersés, sous la forme d'un malaise porté par ce que A. Cherki appelle « les enfants de l'actuel ¹ ». Les sociétés sorties des colonialismes sont « décomposées », et leurs membres face à un deuil impossible. Les candidats à l'exil déplacent avec eux un malaise insoluble. Toujours l'impasse doit être faite sur un certain passé pour intégrer une nouvelle identité ; mais comment faire le deuil de ce qu'on a pas reçu ?

Par « enfants de l'actuel », A. Cherki désigne ces enfants victimes du silence sur les violences de l'histoire où l'impensable a été agi dans le déchaînement de la pulsion de mort. Elle l'appelle « silenciation ». Par le silence, le sujet est piégé, trahi, affecté dans sa capacité de représentation psychique dans la mesure où ce qui sera refoulé devrait d'abord être reconnu. Il faut pouvoir se souvenir pour oublier. Le déni et le désaveu des faits historiques affectent le collectif dans son ensemble et produisent un empêchement de la capacité de représentation psychique, car l'organisation des traces mnésiques qui entrent en jeu dans le refoulement est liée à la mémoire inconsciente.

1. A. Cherki, « Silences des violences de l'histoire coloniale et empêchement d'exil », dans *Transhumances V, Résistances au sujet – Résistances du sujet*, Presses universitaires de Namur, 2004, p. 41-48.

Une part morte du sujet l'habite dont il ne peut se défaire car il n'a pas de mots à sa disposition pour l'élaborer. Une part secrète et muette demeure dans la transmission aux descendants qui auront la charge impossible d'élaborer, pour leurs ascendants et pour eux-mêmes, « ce qui n'a pu trouver une scène représentable par la faillite des garanties symboliques² ».

Les sujets exilés

Quelques chiffres et quelques éléments contextuels présentent les exils contemporains de manière générale. La pertinence de ces considérations réside dans l'importance de situer la petite histoire des singularités individuelles dans la grande Histoire. Or, qu'il s'agisse d'exils imposés ou volontaires, de refuges politiques, de migrations d'agrément ou économiques, l'exil produit toujours des effets car il convoque à une *métamorphose*, excluant d'un avant et là-bas, pour introduire sans retour possible à un après et ailleurs, qui possède la particularité d'être « autre » et où il sera la figure de l'étranger, jamais neutre.

Les aspects politiques, économiques, sociologiques, historiques, juridiques des migrations se conjuguent de manière subtile avec l'incidence de l'exil sur le sujet. L'exil fait surgir des effets cliniques et symboliques irréductibles à la part objective de la réalité sociale des déplacements humains. L'incidence subjective des migrations interpelle : des effets extrêmes apparaissent parfois comme l'effacement subjectif rencontré « lorsqu'un corps n'est plus couvert psychiquement³ ». Quelque chose prend le pas sur toute prétendue efficacité des mesures sociales d'accueil, d'abri, de détention, utilisées dans les meilleures intentions administratives et poli-

2. *Ibid.*

3. L'expression est de F. Benslama à propos de la « Sinistrose » observée chez certains des exilés.

Une part morte du sujet l'habite dont il ne peut se défaire car il n'a pas de mots à sa disposition pour l'élaborer. Une part secrète et muette demeure dans la transmission aux descendants qui auront la charge impossible d'élaborer, pour leurs ascendants et pour eux-mêmes, « ce qui n'a pu trouver une scène représentable par la faillite des garanties symboliques² ».

Les sujets exilés

Quelques chiffres et quelques éléments contextuels présentent les exils contemporains de manière générale. La pertinence de ces considérations réside dans l'importance de situer la petite histoire des singularités individuelles dans la grande Histoire. Or, qu'il s'agisse d'exils imposés ou volontaires, de refuges politiques, de migrations d'agrément ou économiques, l'exil produit toujours des effets car il convoque à une *métamorphose*, excluant d'un avant et là-bas, pour introduire sans retour possible à un après et ailleurs, qui possède la particularité d'être « autre » et où il sera la figure de l'étranger, jamais neutre.

Les aspects politiques, économiques, sociologiques, historiques, juridiques des migrations se conjuguent de manière subtile avec l'incidence de l'exil sur le sujet. L'exil fait surgir des effets cliniques et symboliques irréductibles à la part objective de la réalité sociale des déplacements humains. L'incidence subjective des migrations interpelle : des effets extrêmes apparaissent parfois comme l'effacement subjectif rencontré « lorsqu'un corps n'est plus couvert psychiquement³ ». Quelque chose prend le pas sur toute prétendue efficacité des mesures sociales d'accueil, d'abri, de détention, utilisées dans les meilleures intentions administratives et poli-

2. *Ibid.*

3. L'expression est de F. Benslama à propos de la « Sinistrose » observée chez certains des exilés.

Une part morte du sujet l'habite dont il ne peut se défaire car il n'a pas de mots à sa disposition pour l'élaborer. Une part secrète et muette demeure dans la transmission aux descendants qui auront la charge impossible d'élaborer, pour leurs ascendants et pour eux-mêmes, « ce qui n'a pu trouver une scène représentable par la faillite des garanties symboliques² ».

Les sujets exilés

Quelques chiffres et quelques éléments contextuels présentent les exils contemporains de manière générale. La pertinence de ces considérations réside dans l'importance de situer la petite histoire des singularités individuelles dans la grande Histoire. Or, qu'il s'agisse d'exils imposés ou volontaires, de refuges politiques, de migrations d'agrément ou économiques, l'exil produit toujours des effets car il convoque à une *métamorphose*, excluant d'un avant et là-bas, pour introduire sans retour possible à un après et ailleurs, qui possède la particularité d'être « autre » et où il sera la figure de l'étranger, jamais neutre.

Les aspects politiques, économiques, sociologiques, historiques, juridiques des migrations se conjuguent de manière subtile avec l'incidence de l'exil sur le sujet. L'exil fait surgir des effets cliniques et symboliques irréductibles à la part objective de la réalité sociale des déplacements humains. L'incidence subjective des migrations interpelle : des effets extrêmes apparaissent parfois comme l'effacement subjectif rencontré « lorsqu'un corps n'est plus couvert psychiquement³ ». Quelque chose prend le pas sur toute prétendue efficacité des mesures sociales d'accueil, d'abri, de détention, utilisées dans les meilleures intentions administratives et poli-

2. *Ibid.*

3. L'expression est de F. Benslama à propos de la « Sinistrose » observée chez certains des exilés.

Une part morte du sujet l'habite dont il ne peut se défaire car il n'a pas de mots à sa disposition pour l'élaborer. Une part secrète et muette demeure dans la transmission aux descendants qui auront la charge impossible d'élaborer, pour leurs ascendants et pour eux-mêmes, « ce qui n'a pu trouver une scène représentable par la faillite des garanties symboliques² ».

Les sujets exilés

Quelques chiffres et quelques éléments contextuels présentent les exils contemporains de manière générale. La pertinence de ces considérations réside dans l'importance de situer la petite histoire des singularités individuelles dans la grande Histoire. Or, qu'il s'agisse d'exils imposés ou volontaires, de refuges politiques, de migrations d'agrément ou économiques, l'exil produit toujours des effets car il convoque à une *métamorphose*, excluant d'un avant et là-bas, pour introduire sans retour possible à un après et ailleurs, qui possède la particularité d'être « autre » et où il sera la figure de l'étranger, jamais neutre.

Les aspects politiques, économiques, sociologiques, historiques, juridiques des migrations se conjuguent de manière subtile avec l'incidence de l'exil sur le sujet. L'exil fait surgir des effets cliniques et symboliques irréductibles à la part objective de la réalité sociale des déplacements humains. L'incidence subjective des migrations interpelle : des effets extrêmes apparaissent parfois comme l'effacement subjectif rencontré « lorsqu'un corps n'est plus couvert psychiquement³ ». Quelque chose prend le pas sur toute prétendue efficacité des mesures sociales d'accueil, d'abri, de détention, utilisées dans les meilleures intentions administratives et poli-

2. *Ibid.*

3. L'expression est de F. Benslama à propos de la « Sinistrose » observée chez certains des exilés.

tiques, censées aboutir à des résolutions pratiques et utiles du malaise social, par l'assignation d'une place réelle au sujet errant.

Le silence peut être « faire comme si ce qui a eu lieu n'avait pas eu lieu » ; il laisse le sujet livré à une déréglementation des systèmes dans lesquels l'homme ne peut pas ne pas s'inscrire dès la naissance. Si le sujet se définit par une capacité de représentation psychique, celle-ci est liée à la mémoire inconsciente, à l'accès à la capacité de refoulement et à un rapport paradoxal à la conscience. Il est vrai que la psychanalyse révèle par cette observation un minimum anthropologique pour le sujet humain bousculé par les migrations contemporaines.

L'exil est loin d'être un phénomène récent. Il a toujours été une rencontre humaine impitoyable, parfois au point de rendre fou⁴ ; ce qui est nouveau, c'est qu'il a perdu un sens collectif, une pensée d'appartenance, en raison d'un métissage généralisé du tissu social, impensable il y a quelques années.

Des repères historiques très bien documentés sur l'exil sont disponibles dans les livres de J. Kristeva⁵ et de E. Loyer⁶. J. Kristeva écrit un livre remarquable sur ce que représente le malaise de l'étranger. On ne peut s'empêcher de penser qu'elle s'inspire de ce qu'elle a vécu en quittant la Bulgarie à l'âge de 20 ans. C'est elle encore qui témoigne, tout à l'opposé, dans un autre ouvrage, de la fonction féconde décrite comme incontournable de l'exil⁷. La confrontation de ces deux écrits signale la connexion profonde entre ces deux

4. L. Nshimirimana, « Exil, histoire et psychose », dans *Transhumances V*, Presses universitaires de Namur, 2004, p. 451-465.

5. J. Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.

6. E. Loyer, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil (1940-1947)*, Paris, Grasset, 2005.

7. J. Kristeva, *Au risque de la pensée*, préface de Marie-Christine Navarro, Éditions de l'Aube, 2001.

tiques, censées aboutir à des résolutions pratiques et utiles du malaise social, par l'assignation d'une place réelle au sujet errant.

Le silence peut être « faire comme si ce qui a eu lieu n'avait pas eu lieu » ; il laisse le sujet livré à une déréglementation des systèmes dans lesquels l'homme ne peut pas ne pas s'inscrire dès la naissance. Si le sujet se définit par une capacité de représentation psychique, celle-ci est liée à la mémoire inconsciente, à l'accès à la capacité de refoulement et à un rapport paradoxal à la conscience. Il est vrai que la psychanalyse révèle par cette observation un minimum anthropologique pour le sujet humain bousculé par les migrations contemporaines.

L'exil est loin d'être un phénomène récent. Il a toujours été une rencontre humaine impitoyable, parfois au point de rendre fou⁴ ; ce qui est nouveau, c'est qu'il a perdu un sens collectif, une pensée d'appartenance, en raison d'un métissage généralisé du tissu social, impensable il y a quelques années.

Des repères historiques très bien documentés sur l'exil sont disponibles dans les livres de J. Kristeva⁵ et de E. Loyer⁶. J. Kristeva écrit un livre remarquable sur ce que représente le malaise de l'étranger. On ne peut s'empêcher de penser qu'elle s'inspire de ce qu'elle a vécu en quittant la Bulgarie à l'âge de 20 ans. C'est elle encore qui témoigne, tout à l'opposé, dans un autre ouvrage, de la fonction féconde décrite comme incontournable de l'exil⁷. La confrontation de ces deux écrits signale la connexion profonde entre ces deux

4. L. Nshimirimana, « Exil, histoire et psychose », dans *Transhumances V*, Presses universitaires de Namur, 2004, p. 451-465.

5. J. Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.

6. E. Loyer, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil (1940-1947)*, Paris, Grasset, 2005.

7. J. Kristeva, *Au risque de la pensée*, préface de Marie-Christine Navarro, Éditions de l'Aube, 2001.

tiques, censées aboutir à des résolutions pratiques et utiles du malaise social, par l'assignation d'une place réelle au sujet errant.

Le silence peut être « faire comme si ce qui a eu lieu n'avait pas eu lieu » ; il laisse le sujet livré à une déréglementation des systèmes dans lesquels l'homme ne peut pas ne pas s'inscrire dès la naissance. Si le sujet se définit par une capacité de représentation psychique, celle-ci est liée à la mémoire inconsciente, à l'accès à la capacité de refoulement et à un rapport paradoxal à la conscience. Il est vrai que la psychanalyse révèle par cette observation un minimum anthropologique pour le sujet humain bousculé par les migrations contemporaines.

L'exil est loin d'être un phénomène récent. Il a toujours été une rencontre humaine impitoyable, parfois au point de rendre fou⁴ ; ce qui est nouveau, c'est qu'il a perdu un sens collectif, une pensée d'appartenance, en raison d'un métissage généralisé du tissu social, impensable il y a quelques années.

Des repères historiques très bien documentés sur l'exil sont disponibles dans les livres de J. Kristeva⁵ et de E. Loyer⁶. J. Kristeva écrit un livre remarquable sur ce que représente le malaise de l'étranger. On ne peut s'empêcher de penser qu'elle s'inspire de ce qu'elle a vécu en quittant la Bulgarie à l'âge de 20 ans. C'est elle encore qui témoigne, tout à l'opposé, dans un autre ouvrage, de la fonction féconde décrite comme incontournable de l'exil⁷. La confrontation de ces deux écrits signale la connexion profonde entre ces deux

4. L. Nshimirimana, « Exil, histoire et psychose », dans *Transhumances V*, Presses universitaires de Namur, 2004, p. 451-465.

5. J. Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.

6. E. Loyer, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil (1940-1947)*, Paris, Grasset, 2005.

7. J. Kristeva, *Au risque de la pensée*, préface de Marie-Christine Navarro, Éditions de l'Aube, 2001.

tiques, censées aboutir à des résolutions pratiques et utiles du malaise social, par l'assignation d'une place réelle au sujet errant.

Le silence peut être « faire comme si ce qui a eu lieu n'avait pas eu lieu » ; il laisse le sujet livré à une déréglementation des systèmes dans lesquels l'homme ne peut pas ne pas s'inscrire dès la naissance. Si le sujet se définit par une capacité de représentation psychique, celle-ci est liée à la mémoire inconsciente, à l'accès à la capacité de refoulement et à un rapport paradoxal à la conscience. Il est vrai que la psychanalyse révèle par cette observation un minimum anthropologique pour le sujet humain bousculé par les migrations contemporaines.

L'exil est loin d'être un phénomène récent. Il a toujours été une rencontre humaine impitoyable, parfois au point de rendre fou⁴ ; ce qui est nouveau, c'est qu'il a perdu un sens collectif, une pensée d'appartenance, en raison d'un métissage généralisé du tissu social, impensable il y a quelques années.

Des repères historiques très bien documentés sur l'exil sont disponibles dans les livres de J. Kristeva⁵ et de E. Loyer⁶. J. Kristeva écrit un livre remarquable sur ce que représente le malaise de l'étranger. On ne peut s'empêcher de penser qu'elle s'inspire de ce qu'elle a vécu en quittant la Bulgarie à l'âge de 20 ans. C'est elle encore qui témoigne, tout à l'opposé, dans un autre ouvrage, de la fonction féconde décrite comme incontournable de l'exil⁷. La confrontation de ces deux écrits signale la connexion profonde entre ces deux

4. L. Nshimirimana, « Exil, histoire et psychose », dans *Transhumances V*, Presses universitaires de Namur, 2004, p. 451-465.

5. J. Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.

6. E. Loyer, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil (1940-1947)*, Paris, Grasset, 2005.

7. J. Kristeva, *Au risque de la pensée*, préface de Marie-Christine Navarro, Éditions de l'Aube, 2001.

versants de l'exil : c'est « quitte ou double » et parfois les deux à la fois.

L'ouvrage de E. Loyer est une vaste fresque historique des exils qui converge vers la grande migration de la Seconde Guerre mondiale, nommée d'un mot censuré aujourd'hui en raison de la connotation d'abandon de la mère patrie qui l'accompagne à l'époque : *l'émigration*. L'historienne est au fait de la psychanalyse ; son écriture littéraire se révèle féconde pour le récit des exils. On ne rendrait pas justice à ce livre en le résumant. Nous en retenons quelques éléments pointillistes pour ouvrir à la dimension historique du phénomène, dans un passage consacré aux exils réussis. Il est toutefois remarquable que l'effet d'exil soit toujours, quels que soient le lieu ou le temps, identique : il doit être élaboré ; cette élaboration porte sur les traces et s'appuie sur la disponibilité collective de l'histoire du groupe.

E. Loyer affirme quelque chose d'exemplaire à propos des huguenots, bourgeois pour la plupart : ils étaient animés d'une remarquable curiosité intellectuelle. À l'époque déjà, ils furent sommés par eux-mêmes avant de l'être par les autres de s'expliquer sur la nature de leur départ. Nombreux sont ceux qui ont écrit leurs vies comme « pérégrinations tragico-comiques, parfois à la limite de l'absurde, mais aussi comme de véritables "mémoires en défense" où la représentation de soi s'érige en argument de légitimation tout comme en tentative de récupération d'une identité confisquée⁸ ». Déjà le doute plane sur l'identité et la nécessité s'impose de se justifier face à l'ambivalence de l'exil, souvent par l'écriture. La grande question pour les exilés sera de savoir s'ils ont trahi le père qu'ils appellent « valeurs ancestrales ».

Un autre exil historique est l'exil juif qui passe pour être le paradigme d'un exil inscrit symboliquement. Largement partagé, au point d'en être presque traditionnel, il est nommé par la culture juive. Les sujets peuvent dès lors s'inscrire selon

8. E. Loyer, *op. cit.*, 2005, p. 82-83.

versants de l'exil : c'est « quitte ou double » et parfois les deux à la fois.

L'ouvrage de E. Loyer est une vaste fresque historique des exils qui converge vers la grande migration de la Seconde Guerre mondiale, nommée d'un mot censuré aujourd'hui en raison de la connotation d'abandon de la mère patrie qui l'accompagne à l'époque : l'*émigration*. L'historienne est au fait de la psychanalyse ; son écriture littéraire se révèle féconde pour le récit des exils. On ne rendrait pas justice à ce livre en le résumant. Nous en retenons quelques éléments pointillistes pour ouvrir à la dimension historique du phénomène, dans un passage consacré aux exils réussis. Il est toutefois remarquable que l'effet d'exil soit toujours, quels que soient le lieu ou le temps, identique : il doit être élaboré ; cette élaboration porte sur les traces et s'appuie sur la disponibilité collective de l'histoire du groupe.

E. Loyer affirme quelque chose d'exemplaire à propos des huguenots, bourgeois pour la plupart : ils étaient animés d'une remarquable curiosité intellectuelle. À l'époque déjà, ils furent sommés par eux-mêmes avant de l'être par les autres de s'expliquer sur la nature de leur départ. Nombreux sont ceux qui ont écrit leurs vies comme « pérégrinations tragico-comiques, parfois à la limite de l'absurde, mais aussi comme de véritables "mémoires en défense" où la représentation de soi s'érige en argument de légitimation tout comme en tentative de récupération d'une identité confisquée⁸ ». Déjà le doute plane sur l'identité et la nécessité s'impose de se justifier face à l'ambivalence de l'exil, souvent par l'écriture. La grande question pour les exilés sera de savoir s'ils ont trahi le père qu'ils appellent « valeurs ancestrales ».

Un autre exil historique est l'exil juif qui passe pour être le paradigme d'un exil inscrit symboliquement. Largement partagé, au point d'en être presque traditionnel, il est nommé par la culture juive. Les sujets peuvent dès lors s'inscrire selon

8. E. Loyer, *op. cit.*, 2005, p. 82-83.

versants de l'exil : c'est « quitte ou double » et parfois les deux à la fois.

L'ouvrage de E. Loyer est une vaste fresque historique des exils qui converge vers la grande migration de la Seconde Guerre mondiale, nommée d'un mot censuré aujourd'hui en raison de la connotation d'abandon de la mère patrie qui l'accompagne à l'époque : *l'émigration*. L'historienne est au fait de la psychanalyse ; son écriture littéraire se révèle féconde pour le récit des exils. On ne rendrait pas justice à ce livre en le résumant. Nous en retenons quelques éléments pointillistes pour ouvrir à la dimension historique du phénomène, dans un passage consacré aux exils réussis. Il est toutefois remarquable que l'effet d'exil soit toujours, quels que soient le lieu ou le temps, identique : il doit être élaboré ; cette élaboration porte sur les traces et s'appuie sur la disponibilité collective de l'histoire du groupe.

E. Loyer affirme quelque chose d'exemplaire à propos des huguenots, bourgeois pour la plupart : ils étaient animés d'une remarquable curiosité intellectuelle. À l'époque déjà, ils furent sommés par eux-mêmes avant de l'être par les autres de s'expliquer sur la nature de leur départ. Nombreux sont ceux qui ont écrit leurs vies comme « pérégrinations tragico-comiques, parfois à la limite de l'absurde, mais aussi comme de véritables "mémoires en défense" où la représentation de soi s'érige en argument de légitimation tout comme en tentative de récupération d'une identité confisquée⁸ ». Déjà le doute plane sur l'identité et la nécessité s'impose de se justifier face à l'ambivalence de l'exil, souvent par l'écriture. La grande question pour les exilés sera de savoir s'ils ont trahi le père qu'ils appellent « valeurs ancestrales ».

Un autre exil historique est l'exil juif qui passe pour être le paradigme d'un exil inscrit symboliquement. Largement partagé, au point d'en être presque traditionnel, il est nommé par la culture juive. Les sujets peuvent dès lors s'inscrire selon

8. E. Loyer, *op. cit.*, 2005, p. 82-83.

versants de l'exil : c'est « quitte ou double » et parfois les deux à la fois.

L'ouvrage de E. Loyer est une vaste fresque historique des exils qui converge vers la grande migration de la Seconde Guerre mondiale, nommée d'un mot censuré aujourd'hui en raison de la connotation d'abandon de la mère patrie qui l'accompagne à l'époque : l'*émigration*. L'historienne est au fait de la psychanalyse ; son écriture littéraire se révèle féconde pour le récit des exils. On ne rendrait pas justice à ce livre en le résumant. Nous en retenons quelques éléments pointillistes pour ouvrir à la dimension historique du phénomène, dans un passage consacré aux exils réussis. Il est toutefois remarquable que l'effet d'exil soit toujours, quels que soient le lieu ou le temps, identique : il doit être élaboré ; cette élaboration porte sur les traces et s'appuie sur la disponibilité collective de l'histoire du groupe.

E. Loyer affirme quelque chose d'exemplaire à propos des huguenots, bourgeois pour la plupart : ils étaient animés d'une remarquable curiosité intellectuelle. À l'époque déjà, ils furent sommés par eux-mêmes avant de l'être par les autres de s'expliquer sur la nature de leur départ. Nombreux sont ceux qui ont écrit leurs vies comme « pérégrinations tragico-comiques, parfois à la limite de l'absurde, mais aussi comme de véritables "mémoires en défense" où la représentation de soi s'érige en argument de légitimation tout comme en tentative de récupération d'une identité confisquée⁸ ». Déjà le doute plane sur l'identité et la nécessité s'impose de se justifier face à l'ambivalence de l'exil, souvent par l'écriture. La grande question pour les exilés sera de savoir s'ils ont trahi le père qu'ils appellent « valeurs ancestrales ».

Un autre exil historique est l'exil juif qui passe pour être le paradigme d'un exil inscrit symboliquement. Largement partagé, au point d'en être presque traditionnel, il est nommé par la culture juive. Les sujets peuvent dès lors s'inscrire selon

8. E. Loyer, *op. cit.*, 2005, p. 82-83.

les modalités singulières de leur histoire dans une trame réelle qui les précède et les porte, parce que « c'est écrit », jusques et y compris sur le corps. De cette signifiante subsiste, bien entendu, un reste, mais celui-ci peut devenir lieu d'un déploiement créatif. Une trame collective permet au sujet de s'inscrire. Tout autre est le chaos contemporain des langues, des valeurs et des cultures ou langue paternelle.

Aujourd'hui, l'exil n'est plus exclusivement politique ou économique, il est toujours un départ qui signe un refus, l'exil est toujours une migration de *rupture*⁹ ; refus de la pauvreté, refus de la violence, d'un régime politique, fuite d'une situation familiale. Le sujet du refus est dans un état intérieur de transition, d'opposition et de mobilisation qui nécessite un réaménagement personnel et contraint à une reconstruction de l'identité qui est en même temps vécue comme une trahison.

Dans l'*émigration* de la Seconde Guerre mondiale sont déjà perceptibles les modifications opérées par l'exil : le sentiment insistant de culpabilité d'être parti, l'imaginaire coupable et négatif du métissage, la sensation d'un entre-deux dans lequel aucune partie de l'alternative ne semble juste, la perspective du retour au pays comme un nouvel exil. Et toujours l'ambivalence qui pèse sur l'exilé, celle du prestige démenti par la perte d'un pays et la perte d'une langue. L'exil, affectant les dimensions d'espace et de temps, se définit toujours par la perte d'un lieu d'adresse¹⁰.

Les intellectuels et les artistes de la grande émigration qui a accompagné la Seconde Guerre mondiale se sont servis du support de leur écriture ou de leur art pour pallier cet effacement subjectif. Créatives dans divers domaines, des personnalités telles que Claude Lévi-Strauss, André Breton, Jacques

9. M. Gérard, « Incidences cliniques de l'exil : parcours avec des psychanalystes témoignant de leur pratique », mémoire inédit en psychologie de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, 2008.

10. *Ibid.*

les modalités singulières de leur histoire dans une trame réelle qui les précède et les porte, parce que « c'est écrit », jusques et y compris sur le corps. De cette signifiante subsiste, bien entendu, un reste, mais celui-ci peut devenir lieu d'un déploiement créatif. Une trame collective permet au sujet de s'inscrire. Tout autre est le chaos contemporain des langues, des valeurs et des cultures ou langue paternelle.

Aujourd'hui, l'exil n'est plus exclusivement politique ou économique, il est toujours un départ qui signe un refus, l'exil est toujours une migration de *rupture*⁹ ; refus de la pauvreté, refus de la violence, d'un régime politique, fuite d'une situation familiale. Le sujet du refus est dans un état intérieur de transition, d'opposition et de mobilisation qui nécessite un réaménagement personnel et contraint à une reconstruction de l'identité qui est en même temps vécue comme une trahison.

Dans l'*émigration* de la Seconde Guerre mondiale sont déjà perceptibles les modifications opérées par l'exil : le sentiment insistant de culpabilité d'être parti, l'imaginaire coupable et négatif du métissage, la sensation d'un entre-deux dans lequel aucune partie de l'alternative ne semble juste, la perspective du retour au pays comme un nouvel exil. Et toujours l'ambivalence qui pèse sur l'exilé, celle du prestige démenti par la perte d'un pays et la perte d'une langue. L'exil, affectant les dimensions d'espace et de temps, se définit toujours par la perte d'un lieu d'adresse¹⁰.

Les intellectuels et les artistes de la grande émigration qui a accompagné la Seconde Guerre mondiale se sont servis du support de leur écriture ou de leur art pour pallier cet effacement subjectif. Créatives dans divers domaines, des personnalités telles que Claude Lévi-Strauss, André Breton, Jacques

9. M. Gérard, « Incidences cliniques de l'exil : parcours avec des psychanalystes témoignant de leur pratique », mémoire inédit en psychologie de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, 2008.

10. *Ibid.*

les modalités singulières de leur histoire dans une trame réelle qui les précède et les porte, parce que « c'est écrit », jusques et y compris sur le corps. De cette signifiante subsiste, bien entendu, un reste, mais celui-ci peut devenir lieu d'un déploiement créatif. Une trame collective permet au sujet de s'inscrire. Tout autre est le chaos contemporain des langues, des valeurs et des cultures ou langue paternelle.

Aujourd'hui, l'exil n'est plus exclusivement politique ou économique, il est toujours un départ qui signe un refus, l'exil est toujours une migration de *rupture*⁹ ; refus de la pauvreté, refus de la violence, d'un régime politique, fuite d'une situation familiale. Le sujet du refus est dans un état intérieur de transition, d'opposition et de mobilisation qui nécessite un réaménagement personnel et contraint à une reconstruction de l'identité qui est en même temps vécue comme une trahison.

Dans l'*émigration* de la Seconde Guerre mondiale sont déjà perceptibles les modifications opérées par l'exil : le sentiment insistant de culpabilité d'être parti, l'imaginaire coupable et négatif du métissage, la sensation d'un entre-deux dans lequel aucune partie de l'alternative ne semble juste, la perspective du retour au pays comme un nouvel exil. Et toujours l'ambivalence qui pèse sur l'exilé, celle du prestige démenti par la perte d'un pays et la perte d'une langue. L'exil, affectant les dimensions d'espace et de temps, se définit toujours par la perte d'un lieu d'adresse¹⁰.

Les intellectuels et les artistes de la grande émigration qui a accompagné la Seconde Guerre mondiale se sont servis du support de leur écriture ou de leur art pour pallier cet effacement subjectif. Créatives dans divers domaines, des personnalités telles que Claude Lévi-Strauss, André Breton, Jacques

9. M. Gérard, « Incidences cliniques de l'exil : parcours avec des psychanalystes témoignant de leur pratique », mémoire inédit en psychologie de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, 2008.

10. *Ibid.*

les modalités singulières de leur histoire dans une trame réelle qui les précède et les porte, parce que « c'est écrit », jusques et y compris sur le corps. De cette signifiante subsiste, bien entendu, un reste, mais celui-ci peut devenir lieu d'un déploiement créatif. Une trame collective permet au sujet de s'inscrire. Tout autre est le chaos contemporain des langues, des valeurs et des cultures ou langue paternelle.

Aujourd'hui, l'exil n'est plus exclusivement politique ou économique, il est toujours un départ qui signe un refus, l'exil est toujours une migration de *rupture*⁹ ; refus de la pauvreté, refus de la violence, d'un régime politique, fuite d'une situation familiale. Le sujet du refus est dans un état intérieur de transition, d'opposition et de mobilisation qui nécessite un réaménagement personnel et contraint à une reconstruction de l'identité qui est en même temps vécue comme une trahison.

Dans l'*émigration* de la Seconde Guerre mondiale sont déjà perceptibles les modifications opérées par l'exil : le sentiment insistant de culpabilité d'être parti, l'imaginaire coupable et négatif du métissage, la sensation d'un entre-deux dans lequel aucune partie de l'alternative ne semble juste, la perspective du retour au pays comme un nouvel exil. Et toujours l'ambivalence qui pèse sur l'exilé, celle du prestige démenti par la perte d'un pays et la perte d'une langue. L'exil, affectant les dimensions d'espace et de temps, se définit toujours par la perte d'un lieu d'adresse¹⁰.

Les intellectuels et les artistes de la grande émigration qui a accompagné la Seconde Guerre mondiale se sont servis du support de leur écriture ou de leur art pour pallier cet effacement subjectif. Créatives dans divers domaines, des personnalités telles que Claude Lévi-Strauss, André Breton, Jacques

9. M. Gérard, « Incidences cliniques de l'exil : parcours avec des psychanalystes témoignant de leur pratique », mémoire inédit en psychologie de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, 2008.

10. *Ibid.*